

CH. LUCIETO

Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Un concubinage chez Vera Kolomna

Chaque fascicule contient un récit complet

LA LOUVE DU CAP SPARTIVENT

N° 4



Février 1929

ÉDITIONS LA VIGIE

THE SAVOISIEN

136 Boul'd St Germain PARIS (VI^e)



Soong May-ling – La plus jeune (1898–2003). Elle mène une carrière politique et épouse son partenaire du Kuomintang, le Généralisme des armées chinoises, et plus tard président de la République de Chine, Tchang Kaï-chek.



Soong Ching-ling – La seconde (1893–1981). Elle épouse le premier président de la République de Chine, Sun Yat-sen, au Japon le 25 octobre 1915. Elle devient présidente de la République populaire de Chine avec Dong Biwu de 1968 à 1972 et présidente honoraire en 1981, juste avant l'adoption de la constitution en 1982.

Soong Ai-ling – L'aînée (1890–1973). Elle épouse un riche homme d'affaires et ministre des Finances de Chine, Kong Xiangxi.

Les sœurs Soong sont trois Chinoises originaires de Hainan qui épousèrent chacune trois des plus importantes figures de la Chine du XX^e siècle. A travers leur influence sur leurs maris, elles jouèrent un grand rôle dans l'histoire de la Chine. Leur père est Charles Soong, ministre du culte *méthodiste* qui avait fait fortune dans l'imprimerie, et leur mère est Ni Kwei-tseng, dont la mère, Dame Xu, était une descendante du *jésuite* mathématicien Xu Guangqi de la dynastie Ming. Elles étudient toutes les trois aux États-Unis, au collège Wesleyan. Leurs trois frères, dont Soong Ziwen, occupèrent chacun des postes de haut rang dans le gouvernement de la République de Chine.

CH. LUCIETO
Les Couloises de l'Espionnage International

Les meilleurs exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.

Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

LA LOUVE DU CAP SPARTIVENTI

Où James Nobody est prié d'intervenir.

Ce qui devait inéluctablement se produire se produisit...

Les meilleurs agents de la brigade de police politique, — Dieu sait, cependant, s'il en était d'habiles, — ayant fait preuve, en cette affaire, d'une rare incompétence, il fallut bien que Sir Harold Kilney, ministre des Colonies, demandât à James Nobody de bien vouloir l'étudier à son tour.

Encore que n'ayant plus aucune attache officielle avec les services secrets britanniques dont, au cours de la guerre, il avait été l'un des meilleurs agents, le grand détective n'en répondit pas moins avec empressement à l'appel du haut dignitaire, et, toutes affaires cessantes, se mit à son entière disposition.

Les faits, somme toute, étaient d'une simplicité extrême et se pouvaient ainsi énoncer :

Toutes et quantes fois qu'un navire de commerce britannique quittait Hong-Kong pour apporter à Shang-Haï les armes et les munitions qu'y attendaient les représentants du maréchal Tchang-Tso-Liu, alors en lutte contre l'armée rouge formée et subventionnée par Moscou, onques n'en entendait plus jamais parler.

C'est ainsi que, en moins d'un mois, sept splendides cargos, récemment sortis des chantiers de la Clyde et qui, soit comme navires auxiliaires, soit comme transports de troupes comptaient parmi les plus belles unités de l'escadre de réserve que commandait, dans les mers de Chine, le vice-amiral Wood : le « Héros des Falklands », étaient partis qui n'étaient pas rentrés,

L'enquête immédiatement entreprise pour les retrouver n'ayant rien « donné », le mystère qui entourait leur disparition demeurait entier.

Tant et si bien que l'affolement consécutif à cette affaire qui, tout d'abord s'était manifesté à Shang-Haï, avait gagné Hong-Kong, puis Londres et, s'étendant de proche en proche, s'emparait des esprits les plus pondérés, les obnubilait et bouleversait ainsi toutes les classes de la société britannique.

Bien que, en effet, les finances du Royaume-Uni fussent prospères et les équipages des « Royal Marine » pléthoriques, ce n'est pas sans angoisse que le peuple anglais, un des plus ombrageux qui soient, voyait ainsi s'écouler par cette plaie sécrète son or et son sang.

Prompt à s'émouvoir, parce que fier à juste titre de son passé millénaire, il comprenait mal

ce nouveau désastre qui, venant s'ajouter aux révoltes incessantes qu'il avait dû réprimer en Irlande, en Égypte, aux Indes et en Chine, lui laissait pressentir que, atteint dans ses œuvres vives, il lui faudrait combattre pour ne pas mourir...

Combattre ? Sans doute !

Mais, combattre qui ?

On ne se bat pas contre le fluide ?

On ne le saisit pas !

Or, c'était de cela qu'il s'agissait, puisque, tel le fluide, l'auteur de ces méfaits s'avérait insaisissable.

Trop averti pour ne pas se rendre compte que la « fatalité » n'intervenait pour rien en cette affaire et qu'elle n'avait rien de commun avec l'adversaire qui, tapi dans l'ombre, l'étreignait à la gorge, il s'en était pris au Gouvernement responsable auquel, il avait demandé des comptes.

Et avec quelle énergie !

Dans la rue, aux Communes, à la Chambre des Lords même, des manifestations s'étaient produites qui n'avaient pas de précédents dans l'histoire de ce peuple au flegme légendaire et au cours desquelles, oubliant leurs querelles intestines, faisant table rase de leurs conceptions politiques, conservateurs, libéraux et travaillistes, avaient clamé leur colère et leur indignation.

La presse elle-même, pourtant si pondérée, avait pris position et, en des articles d'une virulence inouïe, avait exigé, soit l'arrestation des coupables, soit la démission du Cabinet.

Il convenait donc, afin de calmer cet émoi, et aussi pour ne pas devenir la risée du monde entier, — d'expliquer aux masses britanniques ce qui, en apparence, s'avérait inexplicable...

C'est ce que Sir Harold Kilney, l'éminent homme d'État qui présidait aux destins du Colonial-Office, venait d'exposer à James Nobody, lequel, calme et froid à son ordinaire, l'avait écouté avec la plus extrême attention.

Après quoi, le ministre avait ajouté :

— L'attaque ayant été foudroyante, il importe que notre riposte le soit également. C'est pourquoi, conscient de ne pouvoir mieux faire, le Roi, la nation et moi remettons entre vos mains le soin d'assurer le salut de nos escadres de Chine, la sauvegarde de notre dignité et notre désir de revanche.

Ce à quoi, avec sa simplicité habituelle et son beau sourire, James Nobody avait répondu :

— Vous pouvez compter sur moi, Sir. Je saurai faire mon devoir.

Et, deux jours plus tard ayant mis ordre à ses affaires personnelles et s'étant fait remettre les pouvoirs nécessaires à l'accomplissement de sa mission, il était parti, en compagnie de ses deux fidèles lieutenants, Bob Harvey et Harry Smith, pour le Yang-Tsé-Kiang le grand fleuve à l'embouchure duquel se trouve Shang-Haï.

Imités en cela par les autres peuples, que l'attitude récemment adoptée par les Sudistes chinois inquiétait sérieusement, les Anglais avaient fait de Shang-Haï, ou plutôt de la concession qu'ils y occupent, une citadelle imprenable.

A l'entour de cette concession, dont on ne peut s'imaginer l'aspect féérique, tant y abondent monuments splendides et somptueux magasins, veillaient, l'arme au poing, dissimulés derrière des sacs à terre et protégés par des barbelés, soldats, volontaires et policiers.

L'œil fixé sur la cité chinoise, grouillante d'insurgés que « travaillaient » les meneurs bolchevistes, ils attendaient l'attaque, prêts à la repousser...

A l'intérieur même de la concession que parcouraient incessamment autos-mitrailleuses, et autos-canon, de nombreuses patrouilles maintenaient un ordre rigoureux, expulsant sans le moindre ménagement les éléments suspects qui avaient réussi à s'y introduire.

Il est juste de déclarer que dans les autres concessions, — et dans la concession française notamment, — il en était de même, tant et si bien que de l'avenue du Maréchal-Joffre aux grands entrepôts internationaux, James Nobody ne comptait pas moins de dix patrouilles dont les uniformes différaient essentiellement, puisqu'ils allaient du bleu horizon des capotes de nos fusiliers-marins, au *griggio-verde* des carabinieri italiens, en passant par le kaki aux tons semblables des Anglais et des Américains, et le vert sombre des volontaires de la brigade russe.

By Jove ! murmura le grand détective, vivement intéressé par ce déploiement de forces, que soulignait encore la présence des navires de l'escadre internationale ancrée dans le Yang-Tsé ; sauf erreur de ma part, ce n'est, pas encore demain que mon vieil ami Borodine entrera à Shang-Haï.

Et, un sourire aux lèvres, il se dirigea vers le pa-

lais du Gouvernement qui, non loin de là, dominait la ville de sa masse imposante.

A l'époque où se situe le drame, dont j'entreprends de narrer les émouvantes péripéties, Shang-Haï était administrée, sinon gouvernée, par une Commission internationale que présidait lord James Burton, celui-là même qui réprima avec la rigueur que l'on sait les émeutes sanglantes dont, en l'an 1922, l'Irlande et Dublin furent le théâtre.

Ayant une très haute conception du devoir, lord James Burton n'admettait pas qu'on put le transgresser.

Pour lui, seule la ligne droite comptait.

Cassant, autoritaire, volontairement distant, il était dur aux autres comme à lui-même et, faisant abstraction du droit, déclarait volontiers à qui voulait l'entendre que la force primait tout.

Tenant pour des rebelles avérés ceux qui se permettaient la moindre infraction aux règlements découlant de l'état de siège, il sévissait contre eux, qu'ils fussent Européens ou Chinois, avec une rigueur d'autant plus grande, que leur rang social était plus élevé.

C'est pourquoi, bien, que l'affaire ne le regardât en rien, — *l'amiral Wood étant maître à son bord après Dieu*, — il avait donné à entendre à ce dernier qu'il le tenait pour responsable de la défaite que, privés d'armes et de munitions, venaient de subir les Nordistes, lesquels, battus à plate couture, s'étaient débandés puis enfuis, ouvrant ainsi la route de Shang-Haï aux troupes à la solde de Moscou que commandait le général soviétique Gallen.

L'amiral, qui n'avait rien à se reprocher et dont la qualité dominante n'était certes pas la patience, s'était fâchée et, vertement, avait signifié à lord James Burton qu'il ait, désormais, à s'occuper de ce qui le concernait en propre, c'est-à-dire de l'administration de sa concession et non de celle de l'escadre.

Placée sur ce terrain, la discussion s'était envenimée à ce point que, au moment où James Nobody arriva à Shang-Haï, la tension existant entre ces deux hauts personnages rendait pratiquement impossible toute tentative de conciliation.

Le grand détective ne s'en serait pas autrement soucié, si sa mission n'avait eu à souffrir de cet état de choses.

Mais obligé de manœuvrer entre ces deux pôles opposés, il se trouvait placé, par la force même des choses, entre l'enclume et le marteau ; ce qui, on en conviendra, n'avait rien de particulièrement agréable.

Fort heureusement, il trouva auprès des autorités policières de la ville, en même temps que le concours le plus empressé, l'aide la plus efficace.

Qu'ils fussent civils ou militaires, Chinois ou Européens, les hauts fonctionnaires de la police qui, tous, connaissaient les exploits de James Nobody, l'accueillirent avec d'autant plus de cordialité qu'ils se sentaient plus menacés.

Leur dignité, certes, était mise à une rude épreuve, car, si le grand détective réussissait là où ils avaient échoué, cet échec ne plaiderait guère en leur faveur.

Mais, de cela ils n'eurent cure et, faisant passer l'intérêt général avant leur intérêt particulier, ils se mirent à sa disposition pleine et entière.

Après avoir pris connaissance des différents rapports établis par les détectives chargés de l'enquête préliminaire, James Nobody eut tôt fait de se rendre compte que, non seulement ils n'avaient rien compris à l'affaire, mais que, par surcroît, ils l'avaient irrémédiablement « embrouillée ».

Il dut donc recommencer l'enquête sur de nouvelles bases, aidé en cela par Bob Harvey et Harry Smith, dont l'un s'embarqua à Hong-Kong sur le *City of Lemnos*, un cargo de l'escadre auxiliaire chargé d'amener à Shang-Haï un convoi de munitions destinées à l'armée nordiste, et dont l'autre, camouflé en douanier, se mit à errer, l'œil ouvert et l'oreille au guet, à travers le port et ses dépendances.

Or, un matin, tandis que James Nobody se rendait rué du Cardinal-Mercier pour y contrôler un renseignement qui lui avait été donné la veille, il apprit par une édition spéciale du *Chang-Haï News* que le *City of Lemnos* avait disparu non moins mystérieusement que les navires portés manquants précédemment.

Ainsi qu'on le voit, l'affaire se corsait. Mais, cette fois, grâce à la précaution prise par le grand détective, on obtint un renseignement qui, sans être d'une précision absolue, n'en était pas moins fort intéressant.

Bob Harvey qui se trouvait à bord du *City of Lemnos* avait pu, avant que de disparaître, lancer

à la mer une minuscule bouée, à l'intérieur de laquelle il avait inséré le message suivant :

« Aujourd'hui, 12 octobre, à cinq heures du matin, avons été arraisonnés par un navire de guerre de nationalité inconnue, au moment où, après avoir doublé les Pescadores, nous passions au large d'Amoi.

« Ce navire qui est commandé par des Européens, mais dont l'équipage est chinois, remonte le détroit de Fou-Kien, en direction de la mer orientale de Chine.

« Le commandant, que j'ai pu apercevoir un instant, et les officiers du bord, portent un masque de velours noir et donnent leurs ordres en langue mandchoue.

« Je m'efforcerai de vous faire parvenir d'autres détails.

« Au moment où j'écris, on procède au transbordement des munitions, ce qui semble indiquer que dès que cette opération sera terminée, on sabordera le City of Lemnos.

« X-113-49. »

La signature qui précède donnait un indiscutable caractère d'authenticité à ce document, puisqu'elle constituait le matricule que portait autrefois à l'Intelligence service, Bob Harvey.

Dès qu'il eut obtenu confirmation qu'il ne s'agissait pas là d'un document apocryphe, l'amiral Wood quitta Shang-Haï à la tête de sa première division de destroyers, lesquels, se déployant en éventail, descendirent à toute vitesse, en direction de Formose, afin de barrer la route au navire mystérieux.

Les quelques jonques ou cargos, qu'ils rencontrèrent, n'ayant pu ou voulu leur donner le moindre renseignement et aucun navire suspect n'ayant été aperçu par eux, ils regagnèrent leur base après quatre jours d'une navigation que la houle rendit extrêmement pénible.

Cet échec ne découragea nullement James Nobody, qui, comme bien on pense, avait pris part à l'expédition.

En débarquant, il se rendit immédiatement au bureau qu'il s'était fait aménager dans l'une des dépendances de la base navale, lequel étant situé à proximité du corps de garde, lui paraissait offrir toutes les garanties de sécurité désirables.

Or, dès son arrivée, il s'aperçut que, en son absence, ce bureau avait été cambriolé et que les documents que, déjà, il y avait accumulés, avaient disparu.

L'affaire lui parut d'autant plus grave que, parmi ces documents figuraient précisément les rapports ayant trait à la disparition des navires et aussi une copie des instructions qu'il avait cru devoir donner à Bob Harvey avant le départ de ce dernier pour Hong-Kong.

C'était un véritable désastre, car, pour peu que ses adversaires, — et ils s'avéraient redoutables, — sussent lire entre les lignes, Bob Harvey était perdu, puisqu'il était en leur pouvoir.

Chose plus grave encore, lui, James Nobody — le cambriolage dont il venait d'être victime en était une preuve formelle — était connu d'eux, c'est-à-dire irrémédiablement « brûlé ».

Le grand détective, dont la consternation était immense et l'émoi bien compréhensible, n'en procéda pas moins aux constatations d'usage, mais il dut s'avouer vaincu, les cambrioleurs ayant « opéré » les mains gantées de caoutchouc, et les pieds chaussés de sandales à semelles de liège.

Ils n'avaient donc pas laissé la moindre empreinte...

Pour la première fois depuis qu'il s'occupait de cette affaire, James Nobody se rendit compte que, étant donnée la qualité des gens qui se trouvaient de l'autre côté de la barricade, s'il voulait vaincre, il lui faudrait jouer serré.

Encore qu'il n'eut pas besoin d'être stimulé, un incident se produisit qui le confirma dans cette façon de voir.

Un planton se présenta, en effet, qui lui remit deux plis : un radiogramme et une lettre.

Le radiogramme provenait de Londres, et était ainsi conçu :

« L'ennemi ne désarmant pas, l'Angleterre compte sur vous pour le vaincre. Songez à nos morts et vengez-les !

« Harold KILNEY. »

La lettre provenait de Shang-Haï même et avait été apportée à la base par un coolie. En voici le texte :

« James Nobody est invité à quitter Shang-Haï dans les vingt-quatre heures, faute de quoi, il

tombera sous le coup de l'article 14 de nos statuts, lequel spécifie :

« Tout acte hostile à l'Association entraînera, pour son auteur, la peine de mort. »

« Or, par le fait même qu'il a entrepris une enquête qui ne le regarde en rien, James Nobody s'est dressé contre nous. »

« A lui de choisir : le départ immédiat ou la mort ! »

« LES COMPAGNONS DE LA LOUVE. »

James Nobody eut un sourire...

C'est que, cette fois, il se trouvait en présence de quelque chose de tangible.

Il possédait un texte.

Dactylographié, il est vrai.

Mais, n'ai-je pas expliqué déjà, dans un ouvrage précédent, que la dactylographie, pour un détective digne de ce nom, ne constitue pas un obstacle, mais qu'elle est plutôt un adjuvant ?

Cette fois, le danger se précisait...

Il avait un nom...

Ce n'était plus l'impondérable...

Les « Compagnons de la Louve », qu'ils fussent ou non des bandits, devaient avoir un « siège social », des lieux de réunion, des adeptes...

Cela étant, et par le fait même que le redoutable malfaiteur qui portait des coups aussi terribles à la puissance britannique avait, soit des complices, soit des subordonnés, il était à présumer que le mystère dont il s'entourait ne tiendrait pas longtemps devant les remarquables facultés d'observation et de déduction qui faisaient de James Nobody le plus grand détective des temps modernes.

En matière de police, il est de tradition constante, en effet, que s'il est extrêmement difficile d'identifier et de capturer un « isolé », c'est-à-dire un individu gardant pour soi le secret de ses opérations, il est autrement aisé de réduire à néant une bande, si bien organisée soit-elle.

Ceci, tout simplement, parce que, soit par vénérité, soit par esprit de vengeance, soit pour tout autre motif plus ou moins avouable, tôt ou tard, on parvient à entrer en relations avec l'un des membres de cette bande et à obtenir de lui les confidences nécessaires.

L'humanité est ainsi faite que des traîtres il en existe partout.

L'essentiel est de les découvrir, et de savoir les utiliser.

Cynisme, direz-vous ? Non pas.

Simple constatation d'un fait, auquel ni vous ni moi ne pouvons rien...

Quand un crime a été commis, un vol constaté, ce n'est ni à l'archevêché ni à la préfecture qu'on s'adresse pour en trouver les auteurs.

On plonge dans les bas-fonds, on les explore, et il est bien rare si, d'une façon ou d'une autre, on n'y découvre pas ce qu'on cherche...

Quant à la menace précise que contenait la lettre, il fallait bien mal connaître James Nobody pour admettre un seul instant qu'il en pût tenir compte.

Au cours de sa carrière si fertile en incidents de toute sorte, il lui était arrivé de recevoir pas mal de sommations de ce genre et l'expérience lui avait démontré qu'il convenait de ne leur accorder qu'une importance relative.

Toutefois, comme on ne le prenait pas sans vert, il s'efforça de savoir sur l'heure en quoi consistait cette association au titre pour le moins bizarre, quel était le but poursuivi par elle et, si possible, par qui elle était présidée.

Là, il se heurta à un mur...

Le mur derrière lequel il se passe quelque chose...

Mais, c'est en vain qu'il multiplia les sondages dans les milieux les plus divers.

Nul n'avait jamais entendu parler des « Compagnons de la Louve ».

Quant à la « Louve » elle-même, on ignorait tout de son existence.

Et, pourtant, elle existait cette Louve puisque en rentrant à l'hôtel où il était descendu et où on ne pénétrait pas aussi facilement, vous pouvez m'en croire, que dans un moulin, la première chose qu'il aperçut fut, épinglé à l'un de ses oreillers, un billet ainsi conçu :

« Le délai qui vous a été fixé expirera de nain à midi. »

« Si, d'ici là, vous n'avez pas quitté Shang-Haï, ne vous en prenez qu'à vous de ce qui se produira. »

« LA LOUVE. »

Philosophe, il haussa les épaules et, sans même s'enquérir auprès du personnel de l'hôtel de la provenance de cette mise en demeure, il se rendit directement aux bureaux du Shang-Haï News et, en première page, bien en évidence, afin que tout le monde la vit, il fit insérer l'annonce que voici :

UNE PRIME
DE MILLE LIVRES STERLING
EST OFFERTE
A TOUTE PERSONNE QUI FOURNIRA
DES RENSEIGNEMENTS
CONCERNANT L'ASSOCIATION CONNUE
SOUS LE NOM DE
« LES COMPAGNONS DE LA LOUVE ».

*S'adresser à la base navale
qui adressera les convocations nécessaires.*

DISCRÉTION D'HONNEUR

Ainsi qu'on le voit, la réponse du grand détective était une déclaration de guerre en bonne et due forme.

Non seulement il signifiait à ses mystérieux adversaires qu'il entendait poursuivre et mener à bien la mission qui lui avait été confiée, mais la prime ainsi offerte sollicitait tous les concours..., y compris celui des « Compagnons de la Louve » eux-mêmes.

C'était là exagérer quelque peu.

Aussi faillit-il lui en cuire.

Le lendemain, en effet, tandis que fidèle à ce principe qu'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, il s'apprêtait à se raser, un homme, après avoir enfoncé d'un coup d'épaule la porte, se précipita dans sa chambre, et lui cria :

— De grâce, arrêtez, Monsieur ! Ne vous servez pas de votre rasoir !

— Et pourquoi cela, je vous prie ? demanda avec calme le grand détective en se tournant vers le nouveau venu.

— *Pourquoi ?* répondit l'autre, en se laissant tomber, essoufflé, sur le canapé ; *pourquoi ? Mais, parbleu ! parce qu'us en ont empoisonné la lame !...*

Où James. Nobody commence à voir clair.

Comme bien on pense, une telle révélation ne pouvait laisser indifférent un homme aussi averti que l'était James Nobody.

Mais, c'est sans manifester le moindre émoi que, rivant son regard sur l'homme qui venait ainsi d'intervenir — et avec quel esprit d'à-propos — dans sa vie, il lui demanda :

— *Ah ! ça, Monsieur, me ferez-vous la grâce de m'expliquer à quoi rime votre façon d'agir, et ce que j'en dois penser ?*

L'homme eut un sourire d'une tristesse indicible...

— *Le diable m'emporte, répondit-il, si je le sais moi-même. La vérité, autant que j'en puisse, juger, est que, sachant ce que vous avez fait pour mon pays, je m'intéresse à vous⁽¹⁾. Tout à l'heure je vous dirai qui je suis ; mais, dès maintenant, sachez que, il y a dix minutes à peine, dans le hall même de cet hôtel, j'ai surpris une conversation qui m'a pleinement édifié sur le sort que vous réservent les « Compagnons de la Louve », lesquels viennent bel et bien de se livrer contre vous à une tentative d'assassinat.*

Tout en écoutant attentivement cette réponse, James Nobody n'avait pas quitté des yeux son interlocuteur, dont l'air énergique et l'allure distinguée lui plurent dès l'abord.

Bien qu'il s'exprimât avec facilité, l'accent légèrement chantant de cet homme, de même que les traits de son visage, dénonçaient son origine slave.

Mais, déjà, il reprenait :

— *Souffrez, Monsieur, que je me présente, car, pour rien au monde je ne voudrais que vous me preniez pour un délateur ou, ce qui serait pire à mes yeux, pour un aventurier.*

« *Je suis le prince Alexis Rapnine, ancien lieutenant au corps des chevaliers-gardes de Sa Majesté*

1 — Lire *La Vierge Rouge au Kremlin*. Berger-Levrault, éditeurs.

l'empereur de Russie, et j'emploie actuellement mes loisirs et ce qui me reste de fortune à lutter, encore et toujours, contre la bande infâme qui, après s'être emparé du pouvoir, a transformé mon malheureux pays en l'enfer que vous savez.

« Avec Denikine d'abord, avec Koltchak et Wrangel ensuite, j'ai essayé de délivrer la Russie du congrégat de forbans qui la torture et opprime. N'ayant pu y parvenir, je poursuis la lutte avec, au cœur, l'indéracinable espoir de vaincre.

« En attendant de pouvoir mieux faire, je traque partout où ils se trouvent les émissaires de la Tchéka et, froidement, je les abats. »

Ayant dit, il se tut...

— J'ai, en effet, entendu parler de vous, répondit James Nobody, et je sais de source sûre que les Soviets sont animés des plus fâcheuses intentions à votre égard.

« Mais ceci est affaire entre eux et vous.

« Ce que je désire savoir, c'est comment vous avez appris que mon « camoufrage » actuel dissimule James Nobody. Je vous serais obligé ensuite de me faire part de la conversation à laquelle vous venez de faire allusion. Après quoi, si toutefois vous êtes au courant de ce détail, je vous saurais un gré infini de me faire connaître le nom du poison à l'aide duquel la « Louve » et ses « compagnons » comptaient me trucher :

Le prince Rapnine n'eut pas une seconde d'hésitation...

— *C'est de Véra Kolomna elle-même*, répondit-il, *que je tiens tous les détails que vous désirez connaître.*

A l'énoncé de ce nom, James Nobody tressaillit...

— Seriez-vous en relation avec elle ? demanda-t-il vivement.

— *Vous savez bien*, déclara le prince en haussant les épaules, *qu'on n'entretient pas de relations avec une femme pareille.*

— Alors ?

— *Alors, c'est précisément parce qu'elle est actuellement à Shang-Haï, que je m'y trouve également. Depuis plusieurs mois, je la suis à la piste. J'étais à ses côtés à Canton, où elle a secondé, avec une habileté qu'il convient de ne pas sous-estimer, les efforts que tenta Borodine pour s'emparer de la ville. Je l'ai suivie à Nankin, à Hang-Kéou, à Nam-Sui, à Pékin, partout, en un mot, où il lui a été donné d'opérer*

et, partout, j'ai assisté aux horreurs dont elle a été l'instigatrice.

— Depuis combien de temps est-elle à Shang-Haï ?

— *Il y a exactement deux mois*, répondit le prince.

— Comment se fait-il en ce cas, insista le grand détective, qu'elle ne soit pas arrêtée.

— *Explique cela qui pourra, moi j'y renonce*, fit le prince d'un air navré. *Je n'arrive pas à comprendre, en effet, que cette femme, qui est une véritable vipère, jouisse d'une semblable immunité. Connue et recherchée par toutes les polices du monde, parce que justiciable des tribunaux de tous les pays, elle passe avec la plus déconcertante aisance au milieu des mailles des filets les mieux tendus.*

— Nous verrons à mettre ordre à cela, interrompit James Nobody, qui poursuivit :

— Savez-vous ce qu'elle est venue faire à Shang-Haï ?

— *Cela, je l'ignore*, répondit le prince, *car, depuis son arrivée, elle se terre. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle est descendue chez M^{me} Sung-Yat-Fen, la fameuse agitatrice, dont les splendides yamen⁽¹⁾ domine ce site sauvage et unique au monde qu'est le cap Spartiventi, et dans lequel sont assurés de trouver un asile inviolable, — fussent-ils des bandits avérés, — ceux qui, comme M^{me} Sung-Yat-Fen, font profession de haïr l'Angleterre et de la combattre par tous les moyens.*

— Pourquoi dites-vous, demanda James Nobody, légèrement interloqué, que ce yamen constitue un asile inviolable ?

— *Mais, parce que, jusqu'ici, les autorités responsables du maintien de l'ordre n'ont rien fait pour tenter de savoir ce que dissimulent les murailles de ce yamen.*

— Voilà qui est étrange, en effet, murmura James Nobody, en prenant une note sur son carnet.

— *Ce qui l'est plus encore*, poursuivit le prince, *c'est que lord James Burton qui, il y a six mois, fit fusiller sans la moindre hésitation Sung-Yat-Fen, pris les armes à la main, tolère les agissements suspects, — pour ne pas dire plus, — de la veuve de ce dernier.*

— Ce qui veut dire ? insista James Nobody.

— *Ce qui veut dire*, répondit le prince, *que, considérée par les Sudistes cantine l'animatrice du par-*

1 — Un yamen est un palais, qui souvent est fortifié.

ti de l'Indépendance, lequel groupe dans son sein tous ceux qui veulent secouer le joug de l'étranger, M^{me} Sung-Yat-Fen est, en outre, une adepte fervente du marxisme intégral.

— Oh ! oh ! s'exclama le grand détective ; vous êtes sûr de cela ?

— *La présence de Véra Kolomna chez elle ne constitue-t-elle pas à vos yeux une preuve suffisante de ce que j'avance ?*

— Cela constitue tout au moins une présomption, rectifia James Nobody, qui ajouta aussitôt :

— Et vous dites que vous avez rencontré Véra Kolomna ce matin, ici même ? Qu'y faisait-elle ?

— *Elle s'y trouvait en compagnie de deux individus dont j'ignore l'identité, mais qui, tous deux, sont Chinois. Dissimulé derrière une tenture à laquelle ils étaient adossés, j'ai fort bien entendu leur conversation.*

« *Véra Kolomna leur donnait ses instructions, et ces instructions étaient relatives à l'attentat perpétré contre vous.*

« *Non seulement elle sait qui vous êtes, mais elle sait également ce que vous êtes venu faire ici... et en compagnie de qui vous êtes venu.*

— Devil ! s'exclama James Nobody ; mais alors, mes compagnons seraient également brûlés ?

— *Mon Dieu ! cela m'en a tout l'air,* répondit paisiblement le prince Rapnine.

Pendant quelques instants James Nobody s'absorba en lui-même.

Et, soudain, il demanda :

— Quel genre de mort me réservait-on ?

— *La plus épouvantable de toutes,* répondit le prince : LA MORT PAR LA LÈPRE !

— Vous dites ? s'écria James Nobody, horrifié...

— *Je dis que, afin de dissimuler l'attentat, et pour éviter toutes poursuites ultérieures, Véra Kolomna a imaginé cette chose atroce, épouvantable : SE DÉBARRASSER DE VOUS EN VOUS COMMUNIQUANT LA LÈPRE.*

— Mais c'est effroyable ! s'exclama le grand détective. Et pourquoi cela ? Pourquoi ce raffinement dans la cruauté ? J'avoue ne pas comprendre.

Le prince eut un sourire...

— *Que voulez-vous comprendre,* constata-t-il, *à la mentalité d'une Asiate, — car elle n'a plus rien d'Européen, — comme cette Véra Kolomna. Ce qui*

me stupéfie, c'est de voir M^{me} Sung-Yat-Fen la protéger si ouvertement.

« *Quel est le lien qui les unit ?*

« *Pour le compte de qui opèrent-elles ?*

« *Et surtout, contre qui ?*

« *Il est évident que pour qu'elles en soient arrivées à envisager ce moyen extrême, il faut que vous les gêniez terriblement.* »

— Parbleu ! fit James Nobody, c'est l'évidence même. Mais, ne m'étant jamais occupé d'elles, je ne vois pas en quoi je puis les gêner.

Et, s'animant peu à peu :

— Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, puisque Véra Kolomna et ses commettants veulent la guerre, ils vont être servis à souhait.

« J'espère pouvoir leur démontrer avant peu qu'ils auraient tout eu à gagner à se tenir tranquilles. »

Puis, se tournant vers le prince, auquel il tendit la main :

— Je vous remercie bien, lui dit-il, des renseignements que, spontanément, vous êtes venu m'apporter. Soyez assuré que je saurai les utiliser au mieux de nos intérêts respectifs contre nos ennemis communs.

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit avec simplicité le prince ; j'ajoute que si jamais vous aviez besoin de moi, vous me trouveriez prêt à vous aider en toutes circonstances.

James Nobody lui lança un coup d'œil acéré, comme s'il eut voulu doser la sincérité de cette offre...

Impassible, en homme sûr de soi, le prince souleva son regard...

La mâle attitude du prince, la franchise et l'énergie qu'il lut en ses yeux, la soif d'action qu'il discerna en lui ; entraînèrent la conviction du grand détective.

— *Soit !* fit-il, *j'accepte votre offre, et cela, d'autant plus volontiers que nous nous trouvons en face de bandits déterminés, lesquels ne s'embarrassent d'aucun scrupule, pour qui la vie d'un homme ne compte pas, et décidés à atteindre, coûte que coûte, le but qu'ils se sont fixé.*

« *Où pourrais-je vous trouver, ou vous faire prévenir en cas de besoin ?*

— A bord de mon yacht, le *Maris-Stella*, lequel

est mouillé en face des concessions, répondit le prince.

C'est sur ces derniers mots que les deux hommes se quittèrent, le prince pour rentrer à son bord, James Nobody pour livrer bataille à cette redoutable entité qu'était l'association des « Compagnons de la Louve » que, d'ores et déjà, il tenait pour responsable du rapt des navires de la flotte auxiliaire...

Où James Nobody commence à manœuvrer...

Aucun doute, en effet, ne subsistait plus dans son esprit à cet, égard et, à ses yeux, — encore que restât à établir le motif qui les faisait agir, — la culpabilité des « Compagnons de la Louve » apparaissait évidente.

L'ultimatum qu'ils lui avaient adressé, la tentative d'assassinat qui avait suivi, constituaient à cet égard des preuves formelles.

Certain, cette fois, d'être dans la bonne voie, il se mit à l'œuvre immédiatement.

Et, tout d'abord, il décida, — *le nœud de l'action paraissant s'y trouver*, — de pénétrer, coûte que coûte, à l'intérieur du yamen du cap Spartiventi, afin de surprendre, si possible, le secret qui s'y dissimulait.

Se sachant épié par ses redoutables adversaires, James Nobody, qui n'en était pas à un « camouflage » près, prit les apparences d'un vieux « compador »⁽¹⁾, et s'étant assuré que « la voie » était libre, il quitta l'hôtel par une porte dérobée.

Après avoir effectué maints et maints détours afin de mieux « brouiller sa piste » pour le cas où il aurait été repéré et suivi, il arriva à la base navale et, aussitôt, se fit communiquer une carte à grande échelle du cap Spartiventi, au sommet duquel se dressait, fier et inviolé, le yamen qu'habitait M^{me} Sung-Yat-Fen.

— *By Jove !* murmura le grand détective, quand il eut achevé l'examen de cette carte, cela ne va pas être une petite affaire que de pénétrer, — à son insu surtout, — chez cette dame et, à moins

d'avoir des ailes, je ne vois pas du tout comment m'y prendre.

Le yamen, en effet, était situé de telle sorte que, construites sur le roc à une hauteur invraisemblable, trois de ses faces s'élevaient à pic sur la mer, et que la quatrième face, celle où se trouvait la porte d'entrée, aspectait un précipice, que permettait seul de franchir un pont mobile.

Édifié au XVII^e siècle par quelque féodal du cru, cet énorme édifice, bien que de style chinois, rappelait, plus d'un côté, nos châteaux forts médiévaux, et s'avérait d'un accès difficile, pour ne pas dire impossible.

James Nobody n'en décida pas moins de tenter l'opération et, ayant convoqué Harry Smith, il lui fit part de ses projets.

— *Évidemment*, fit-il en terminant, *si nous nous en tenions à la carte que voici, ce serait folie que de tenter un coup pareil, mais, — et cela, vous le savez aussi bien que moi, — il se peut fort bien que, sur place, nous découvririons une voie d'accès ne figurant pas sur cette carte.*

« Le fait s'est déjà produit... »

« D'ailleurs, que nous le voulions mi non, il ne nous est pas possible de procéder autrement. »

Et, pointant l'index sur le yamen, dont la masse imposante se profilait au loin, il ajouta :

— L'ennemi est là, c'est donc là qu'il faut aller le combattre.

Harry Smith qui, en compagnie de James Nobody avait effectué des tours de force autrement compliqués, ne se permit pas la moindre observation.

— *J'ai appris*, poursuivit ce dernier, *que sur la route de Tai-Tsang, à deux cents mètres à peine du yamen, se trouve une auberge, — si tant est qu'on puisse donner ce nom à une telle masure, — tenue par un ancien boy de M^{me} Sung-Yat-Fen, et qui est fréquentée par les gens du château. J'ai donc résolu d'aller m'installer à demeure dans cette auberge, de m'y incruster au besoin, jusqu'à ce que nous ayons obtenu le résultat que nous escomptons.*

« Comment procéder ? »

« De la façon la plus simple du monde. »

« Vous vous rendrez aujourd'hui même, à la tête d'une section, de policiers indigènes, chez l'aubergiste en question qui, en sa qualité de Chinois fidèle aux anciennes traditions revues et corrigées par

1 — *Mercantis*, dont l'espèce abonde à Shang-Haï, et auxquels il est fort difficile d'attribuer une nationalité, tellement ils se ressemblent tous.

M^{me} Sung-Yat-Fen, est un irréductible adversaire des « diables étrangers », et, agissant en tant que détective porteur d'un mandat d'amener, vous lui demanderez si, d'aventure, il n'aurait pas aperçu, rôdant dans les environs, un suspect du nom de Karl Rosenberg.

« Bien entendu, il vous enverra promener. Peu importe, d'ailleurs, l'essentiel est qu'il vous sache à la poursuite de ce dernier et qu'il apprenne en même temps que, traqué par la police, Karl Rosenberg s'est réfugié du côté du cap Spartiventi.

« Ce Karl Rosenberg, vous vous l'avez déjà deviné, ce sera moi.

« Si vous savez manœuvrer, je, vous donne l'assurance que, avant peu, j'aurai pénétré dans le yamen.

« Le reste me regarde... »

Après avoir convenu d'un lieu de rendez-vous, James Nobody congédia Harry Smith qui partit aussitôt pour exécuter la mission que venait de lui confier son chef.

Quant à ce dernier, il se rendit au département de la police où, après s'être fait reconnaître, il demanda et obtint communication du dossier de Karl Rosenberg.

Venu de l'anarchie et passé depuis peu au communisme, ce dernier était un redoutable malfauteur de nationalité indéfinie qui, mandaté par Shin-Lao-Yan, un des généraux commandant à Canton l'une des divisions de l'armée rouge, avait tenté récemment d'assassiner lord James Burton.

Arrêté, avant qu'il ait pu accomplir son exécrable forfait, il attendait maintenant, à bord de l'un des navires de l'escadre, que la Cour martiale statuât sur son sort.

Après avoir longuement réfléchi, James Nobody, qui dès son arrivée à Shang-Haï avait été mis au courant de cette affaire, s'en fut trouver l'amiral Wood et, après avoir exposé à ce dernier le plan d'action qu'il venait de concevoir, obtint de lui, *que dans l'heure qui suivrait, serait communiquée à la presse une note annonçant l'évasion de Karl Rosenberg.*

En effet, le soir même, les journaux de Shang-Haï publièrent l'entrefilet que voici :

UNE ÉVASION MYSTÉRIEUSE.

Shang-Haï, 13 octobre. — Karl Rosenberg, le communiste bien connu qui, au mois de juillet dernier

commit un attentat contre lord James Burton, vient de s'évader de façon mystérieuse incarcéré à bord du Furious, où il attendait que la Cour martiale statuât sur son sort, il bénéficiait, de même que tous les prévenus ou condamnés politiques, d'un régime de faveur. Or, samedi dernier, c'est-à-dire il y e trois jours exactement, profitant d'un moment d'inattention de la sentinelle chargée de le surveiller tandis qu'il effectuait sa promenade quotidienne sur le pont, il disparut subitement.

On suppose qu'il s'est jeté et l'eau et qu'il a réussi à atterrir sur l'autre rive du fleuve.

Quoi qu'il en soit, toutes les recherches entreprises pour le retrouver étant demeurées vaines, M. James Nobody, qui est actuellement à Shang-Haï, où il effectue pour le compte du Board of Trade⁽¹⁾ une enquête relative à la contrebande de l'opium, a été chargé de s'occuper spécialement de l'affaire.

Nous croyons savoir que le célèbre détective est parti aujourd'hui même pour Hong-Kong, ville où se serait réfugié le bandit.

La manœuvre que tentait James Nobody était d'une habileté extrême, car, non seulement l'entrefilet qui précède justifiait sa présence à Shang-Haï, et cela, pour un tout autre motif que celui qui lui avait valu l'animosité de la « Louve » et de ses « Compagnons », mais, par surcroît, elle allait lui permettre, en se faisant passer pour Karl Rosenberg, d'entrer en contact avec ces derniers.

Maintenant, ayant sous les yeux la fiche anthropométrique de Karl Rosenberg, il « se faisait la tête » de ce dernier, avec une science, une habileté qui tenaient du prodige.

Cette fois, vraiment, le grand détective était méconnaissable, et, en admettant même que parmi les « Compagnons de la Louve » se trouvassent des gens qui connussent *de visu* Karl Rosenberg, aucune crainte n'était à concevoir de ce fait, tellement était frappante la ressemblance.

D'ailleurs, et pour mieux se rendre compte de l'effet produit sur des gens vivant au contact immédiat et quotidien de Karl Rosenberg James Nobody se fit conduire à bord du *Furious*, où, sur sa demande, le véritable Karl Rosenberg venait d'être mis au secret le plus absolu.

Son arrivée à bord prit les proportions d'un événement, car, dès qu'elle le vit paraître, la senti-

¹ — Ministère du Commerce.

nelle de garde à la coupée, le prenant pour Karl Rosenberg, donna immédiatement l'alarme.

Appréhendé et conduit devant le commandant qui, tout d'abord, le reçut fort mal, James Nobody eut beaucoup de peine à se faire reconnaître.

Ce n'est qu'après avoir vu le véritable Rosenberg dans sa cellule où, par surcroît de précautions on l'avait mis aux fers, que le commandant du *Furious* consentit à tenir pour bonne et valable « l'histoire » que venait de lui conter le grand détective, et qu'il donna l'ordre de le relaxer.

L'épreuve ayant été concluante, James Nobody se mit immédiatement à l'œuvre.

Dès qu'il eut regagné Shang-Haï, il se rendit au département de la police que dirigeait le commissaire en chef, M. Stanley Barge, et, rapidement, ils convinrent de ceci :

Poursuivi en apparence par la patrouille de police anglaise opérant à proximité de la ville chinoise, James Nobody franchirait les barbelés entre les postes 1 et 2, et s'enfuirait en direction de Tai-Tsang.

A cent mètres de ces postes la poursuite s'arrêterait, mais afin de donner plus de vraisemblance à l'incident, la patrouille, avant de se replier, tirerait à plusieurs reprises sur James Nobody, lequel, bien entendu, sortirait indemne de la bagarre.

Tout ayant été ainsi réglé et les policiers mis au courant du rôle qu'ils allaient avoir à jouer, le plan conçu par le grand détective fut mis à exécution.

Il en résulta que, alertés par la fusillade, les groupes d'émeutiers qui veillaient aux abords de la ville chinoise se portèrent à la rencontre du « fuyard » qu'ils accueillirent, *bien qu'il fût de race blanche*, en frère et ami.

Après l'avoir réconforté de leur mieux et lui avoir fait absorber quelques rasades de « chouchou »⁽¹⁾ mandarin, ils le conduisirent devant un officier du grade de capitaine qui, bien qu'ayant suivi à l'aide de sa jumelle les péripéties de son évasion, n'en soumit pas moins James Nobody à un interrogatoire en règle.

Quand il eut appris qu'il se trouvait en présence de « Karl Rosenberg », l'ami et le conseiller du général Shin-Lao-Yan, l'officier se confondit en excuses et offrit à James Nobody une hospitalité, auprès de laquelle, à l'en croire, celle que l'on donne

aux étrangers en Écosse ne se peut apparenter que de loin.

Ce fut au tour de James Nobody de s'excuser. Non seulement les « *professionnal beauties* » du cru ne lui disaient rien qui vaille, mais il avait en horreur la cuisine chinoise.

Les ailerons de requins fricassés à l'huile de ricin n'étaient pas son fait et encore moins les nids de salanganes. Quant aux beignets de vers de terre frits ou aux saucisses de chien chow-chow, il avait la nausée rien que d'y penser.

Aussi, dès qu'il en eut obtenu l'autorisation, s'empressa-t-il de déguerpir...

Sous l'œil attendri des insurgés, il prit incontinent la route de Tai-Tsang, laquelle menait tout droit au cap Spartiventi, que dominait de toute sa hauteur le yamen mystérieux de M^{me} Sung-Yat-Fen.

Bientôt, il l'aperçut...

Lors, les bras croisés, il observa longuement l'imposante forteresse...

Puis, hochant la tête d'un air dé défi, il murmura :
— *A nous deux !*

Et, lentement, il s'enfonça dans la nuit..., seul contre tous...

Où James Nobody continue à manœuvrer...

Ainsi que l'avait dit à James Nobody le prince Rapnine, le site était admirable et d'une sauvage grandeur.

Là où l'œil se posait, il n'apercevait que pics escarpés escaladant les nues ; précipices au fond desquels grondaient des torrents impétueux ; cirques s'étagant en gradins circulaires et se muant ainsi en de majestueux amphithéâtres sur les flancs desquels dévalaient des cascades aux eaux écumeuses ; bref, un ensemble chaotique, d'aspect irréel, lunaire, mais infiniment séduisant.

Toutefois, n'étant pas venu là pour admirer, mais pour agir, bien que poète à ses heures, James Nobody ne se laissa pas séduire.

Se dirigeant aussitôt vers l'endroit où il avait donné rendez-vous à Harry Smith et où ce dernier l'attendait, à voix basse, — car il avait l'impression d'avoir été suivi, — il lui demanda :

1 — Eau-de-vie de riz.

— Eh bien ! quoi de nouveau ?

Ainsi qu'il l'avait prévu, Tsé-Chouen — tel était le nom de l'aubergiste avait reçu sans aucune aménité Harry Smith et sa section de policiers indigènes. Il leur avait même conseillé dans leur propre intérêt de ne pas s'éterniser dans la montagne, s'ils ne voulaient avoir affaire aux gens du château, lesquels étaient fort mal disposés à l'égard de la police anglaise.

Jouant son rôle à merveille le jeune détective avait feint de prendre cette menace au sérieux et, se mettant à la tête de ses hommes, il s'était éloigné précipitamment, prenant ostensiblement la route de Shang-Haï.

Mais, se conformant aux instructions qui lui avaient été données par son chef, il avait passé le commandement de la section à un sous-officier indigène, et, tandis que celle-ci poursuivait sa route, il était venu se poster à l'endroit Convenu à proximité de l'auberge tenue par Tsé-Chouen.

Depuis, tapi derrière un roc, il avait assisté, amusé, aux recherches immédiatement entreprises par l'aubergiste et quelques Chinois de ses amis, pour retrouver Karl Rosenberg...

Bientôt, Tsé-Chouen était rentré fourbu ; mais ses amis, plus jeunes ou mieux entraînés, continuaient les recherches entreprises, ainsi que le démontraient les cris d'appel, que, de temps à autre, ils poussaient, et la lueur des torches dont ils se servaient pour fouiller les ténèbres.

James Nobody, un sourire aux lèvres, se tourna vers la montagne et pendant un moment observa les lueurs que, du doigt, lui manquait son collaborateur.

Après quoi, se tournant vers ce dernier, il lui dit :

— *L'affaire me paraît si bien engagée, qu'il se pourrait que je réussisse dès ce soir à pénétrer dans le yamen.*

« Mais la manœuvre n'est pas terminée.

« Afin d'entraîner la conviction totale, absolue de ces gens-là, nous allons renouveler l'opération qui a si bien réussi tout à l'heure.

« Je vais m'éloigner de quelques pas et, dès que je serai arrivé à proximité de l'auberge, vous déchargerez en l'air votre browning. Je riposterai aussitôt et, naturellement, il s'ensuivra que, me croyant aux prises avec la police, Tsé-Chouen et ses amis se porteront à mon secours.

« L'essentiel est que vous ne vous fassiez pas prendre par eux, car vous pensez bien que je vais avoir tout autre chose à faire que de favoriser votre évasion, le cas échéant.

« Donc, dès que vous aurez tiré, vous disparaîtrez en quatrième vitesse.

« Je me charge d'ailleurs de retenir ceux qui manifesteraient l'intention de vous poursuivre.

« Toutefois, si dans huit jours au plus tard, je n'étais pas de retour à Shang-Haï, c'est qu'il me serait arrivé malheur. En ce cas, ce serait à vous de reprendre l'enquête et de la mener à bien.

« Est-ce compris ? »

Ce que comprit surtout Harry Smith, c'est que son chef et ami allait marcher seul à la bataille. Et cela, il ne pouvait ni ne voulait l'admettre.

Mais c'est en vain qu'il tenta de lui démontrer tout ce qu'avait de périlleux le plan qu'il venait de lui exposer et qui équivalait, somme toute, à aller se jeter dans la gueule de ... la louve.

James Nobody n'en voulut pas démordre...

Très ému, Harry Smith lui fit ses adieux, et, ainsi qu'il était convenu, tira en l'air plusieurs coups de revolver, dès que James Nobody fut arrivé à quelques pas de l'auberge.

James Nobody riposta aussitôt et, d'une voix sonore, appela au secours.

Ce dernier ne se fit pas attendre...

En effet, à peine le premier coup de feu avait-il retenti que, se précipitant hors de son auberge, Tsé-Chouen, le fusil en main, vint se ranger près de James Nobody.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il à ce dernier, qui, le cou tendu, le doigt sur la gâchette, feignait de fouiller du regard les ténèbres ambiantes.

— Hé ! Ne le voyez-vous pas ce qui se passe, répondit James Nobody, tout en continuant à tirer. A deux reprises différentes aujourd'hui j'ai failli retomber entre les mains de la police qui m'a suivi jusqu'ici. Et, pour m'en débarrasser, dû faire usage de mon revolver.

— Seriez-vous donc Karl Rosenberg ? demanda l'aubergiste, qui prit pour argent comptant ce que venait de lui dire le grand détective.

— Oh ! oh ! s'écria ce dernier en pointant son arme dans la direction de Tsé-Chouen. Qui donc vous a appris mon nom ? Et apparteniez-vous

aussi à la police ? En ce cas, malheur à vous !...

— Par les mânes de Confucius, s'écria l'aubergiste effrayé, je vous jure qu'il n'en est rien ! Ne tirez pas ! Non seulement je n'appartiens pas à la police, mais je suis un ami.

— *Un ami ?* répondit James Nobody ; *quel ami ? Je n'ai pas d'amis par ici que je sache, puisque c'est la première fois que j'y viens. Aussi, je vous engage à rentrer dans votre « turne » au plus vite. Sans quoi, il pourrait vous en cuire.*

— Cependant...

— *Ah ! ça, vous n'avez donc pas compris ce que je viens de dire ?* interrompit James Nobody en haussant le ton. *Et me faudra-t-il vous loger une balle dans la tête, afin de vous apprendre à vivre ?*

Puis, comme l'aubergiste s'avavançait vers lui :

— *N'avancez pas, ou je tire !* lui cria-t-il...

Tsé-Chouen fit un bond en arrière...

— Que Lao-Tseu me bannisse à jamais de sa présence, s'exclama-t-il, si je comprends quoi que ce soit à ce qui m'arrive. Jamais je ne vis pareil enragé.

— *Que je sois enragé ou non, mieux vaut pour vous ne pas avancer !* insista James Nobody, toujours sur la défensive.

— Mais puisque je m'exténue à vous dire, répondit Tsé-Chouen désolé, que, désormais, vous êtes au milieu de gens qui, s'ils ne sont pas encore vos amis, ne demandent qu'à le devenir ! Tenez, en voulez-vous une preuve ? Voyez, je jette mon fusil...

Joignant, en effet, le geste à la parole, l'aubergiste lança son fusil contre une roche où il se brisa en deux morceaux.

Ce geste stupéfia James Nobody qui, sachant la difficulté qu'éprouvent les Chinois à se procurer des armes à répétition et le soin avec lequel ils les entretiennent quand ils en possèdent, ne sut, sur le moment, comment l'expliquer.

Quoi qu'il en soit, le grand détective comprit que persister dans l'attitude qu'il avait cru devoir adopter depuis le début de l'entretien, constituerait une maladresse.

Aussi en changea-t-il aussitôt.

Tendant la main à son interlocuteur, il lui dit en souriant :

— Je commence à croire que, en effet, vous

n'êtes pas un policier ; mais est-il vrai que vos... amis et vous, détestiez les Anglais ?

— C'est tellement vrai, répondit sans la moindre hésitation Tsé-Chouen, que ces gens-là n'ont pas d'adversaires plus acharnés que nous, et que tous ceux qui les combattent, fussent-ils étrangers, sont assurés de trouver auprès de nous un asile inviolable et l'appui auxquels ils ont droit. Si vous êtes de ceux-là, entrez chez moi sans crainte aucune, nul ne viendra vous y déranger.

— Même pas la police ? insista James Nobody.

— Surtout pas la police, répondit en riant l'aubergiste, *car si on entre chez moi comme on veut, on n'en sort que si je le permets.*

— C'est vrai, cela ? fit James Nobody, vivement intéressé.

— *Certains s'y sont risqués, qui jamais ne verront la lumière du jour,* déclara froidement le Chinois.

— Cela fut dit sur un tel ton et avec un tel air de férocité, que James Nobody ne put s'empêcher de frémir.

Mais, se contraignant au calme, il n'en répondit pas moins en souriant :

— Ce que vous me dites me remplit de joie, car, après ce qui vient de m'arriver, rien ne pouvait m'être plus agréable que de rencontrer sur ma route un ami tel que vous.

Et, comme le Chinois, auquel cet éloge alla droit au cœur, s'inclinait en signe de remerciement, il poursuivit :

— Toutefois, je ne serai pleinement rassuré que lorsque vous m'aurez dit comment vous avez appris mon nom et ma présence dans les environs.

— C'est juste, répondit Tsé-Chouen, qui ajouta aussitôt :

— Je tiens ces détails du policier — que le Ciel l'extermine ! — auquel vous venez d'échapper. Imaginez-vous que cet idiot a eu le toupet de venir s'enquérir auprès de moi tantôt, si, par hasard, je ne vous aurais pas aperçu.

— Ah ! bah ! s'exclama James Nobody, qui joua la surprise, et que lui avez-vous répondu ?

— Je l'ai mis à la porte purement et simplement. Dois-je ajouter que si, au lieu d'être escorté comme il l'était, il avait été seul, l'affaire se serait terminée tout autrement ?

— Qu'eussiez-vous donc fait, en ce cas ? demanda James Nobody.

Tsé-Chouen jeta autour de lui un coup d'œil circospect, puis n'ayant rien remarqué de suspect, il répondit :

— *Je l'aurais envoyé rejoindre au fond de mes caves ceux dont les os y pourrissent déjà, et ceux auxquels un sort identique est, d'ores et déjà, réservé.*

Comme bien on pense, la confiance ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd...

— Diable ! s'exclama le grand détective en tressaillant malgré lui, et quels sont ceux-là ? Des espions, sans doute ?

— Oui et non ! répondit froidement Tsé-Chouen, car, *si parmi eux il se trouve très certainement un espion que nous n'avons pas encore réussi à identifier*, il en est beaucoup par contre qui n'ont rien à se reprocher et que, seule, leur malchance a fait tomber entre nos mains.

— Pourquoi les faire périr, en ce cas ?

Tsé-Chouen jeta autour de lui un nouveau coup d'œil, puis, se penchant vers James Nobody, tout bas, à l'oreille, il lui répondit :

— *Parce que, CAMARADE, il est des secrets que nul au monde, hormis nous, ne doit connaître.*

Et plus bas encore, il ajouta :

— LE SECRET DES « COMPAGNONS DE LA LOUVE » EST DE CEUX-LA...

Où James Nobody marche de surprise en surprise...

Bien que se sachant près du but à atteindre, il est évident que James Nobody ne s'attendait nullement à entrer aussi facilement en contact avec l'un des membres de la redoutable association de malfaiteurs qu'il recherchait.

Aussi, bien qu'il n'en laissât rien paraître, sa surprise fut-elle-extrême.

— *Soyez assuré, camarade*, déclara-t-il lentement, *que si j'avais su me trouver en présence d'un « Compagnon de la Louve », je n'aurais fait aucune difficulté pour vous suivre.*

— Auriez-vous donc entendu parler de nous ? s'informa Tsé-Chouen, flatté.

— *C'est-à-dire que, à Canton, où je me trouvais avant qu'on ne m'envoyât à Shang-Haï pour m'y*

faire commettre un attentat que tout contre-indiquait, — mon arrestation le prouve formellement, — *il n'était bruit que de vos exploits.*

— A quels exploits faites-vous allusion ? demanda le Chinois, qui buvait du lait..

— *Mais*, répondit le grand détective en rivant ses yeux sur les yeux de Tsé-Chouen, *quand il ne s'agirait que de l'enlèvement en pleine mer des navires de la flotte auxiliaire ne trouvez-vous pas que cela suffirait à assurer votre gloire et à propager votre renommée.*

— Évidemment, concéda Tsé-Chouen, c'est là du beau travail, mais nous avons fait mieux que cela encore.

— *Vous voulez parler, sans doute, du rapt de M^{me} Ralph Joyce, la femme du directeur du département de la police.*

— Oh ! celle-là, répondit cyniquement l'aubergiste, il y a longtemps que les dents ne lui font plus mal. C'est là de l'histoire ancienne.

— Alors, je ne vois pas...

— Évidemment, puisque vous sortez de prison, vous ignorez ce qui s'est passé pendant, votre détention, interrompit Tsé-Chouen ; *sachez donc que nous avons réussi à repérer et à empoisonner James Nobody.*

Le grand détective effectua un bond formidable.

Puis, l'air affolé, il s'écria :

— *Quel nom venez-vous de prononcer là ? James Nobody ? Cet homme serait-il donc à Shang-Haï ?*

— Non seulement il est à Shang-Haï, répondit l'aubergiste, mais c'est lui qui vient d'être chargé de vous retrouver.

Jouant son rôle en comédien consommé, James Nobody se laissa choir sur le sol, prostré.

— *S'il en est ainsi*, fit-il, lentement, *je suis perdu, car James Nobody ne lâche jamais sa proie.*

— A condition qu'il la tienne, répondit avec placidité Tsé-Chouen. *Or, non seulement il ne vous tient pas, mais c'est nous qui tenons un de ses hommes.*

— Que m'apprenez-vous là ?

— *L'exacte vérité*, fit l'aubergiste, *car sur le dernier navire que nous avons capturé, le City of Lemnos, se trouvait l'un des acolytes de ce diabolique personnage.*

Du coup, James Nobody se releva...

— C'est là un otage précieux, s'exclama-t-il, et qu'avez-vous fait de ce bandit ?

Désignant d'un geste du menton son auberge, Tsé-Chouen répondit :

— Il est là, dans l'une de mes caves ; malheureusement, je n'ai pu, tellement il y a de prisonniers, identifier le personnage.

— Comment s'appelle cet individu ?

— *That is the question !* fit le Chinois, dont les traits se crispèrent. Notre agent de Londres nous a bien signalé le départ de James Nobody et de ses deux collaborateurs habituels, les nommés Bob Harvey et Harry Smith, mais il a omis de nous envoyer leur signalement...

— Ce qui fait, interrompit le grand détective, qu'il vous est matériellement impossible de savoir si, oui ou non, vous tenez véritablement, l'un de ces deux hommes.

— D'autant plus, renchérit Tsé-Chouen, que les papiers d'identité saisis par nous sur les prisonniers ou dans leurs bagages ne se rapportent à aucun de ces deux hommes. Nous avons poussé la précaution jusqu'à vérifier les initiales brodées sur leur linge, elles ne nous ont fourni aucune indication à cet égard.

— C'est bien dommage, fit James Nobody, car, vraiment, si quelqu'un mérite la mort, c'est bien celui-là !

Le Chinois eut un sourire cynique...

— Vous pouvez être rassuré à cet égard ; déclara-t-il lentement ; la « Louve », bien qu'elle n'ait pas encore eu le temps de s'occuper de cette affaire, a tout de même trouvé le moyen de le contraindre à se faire connaître.

— Comment cela ? demanda James Nobody, que cette déclaration ne fut pas sans inquiéter quelque peu.

— *Oh ! la chose est fort simple*, répondit Tsé-Chouen avec un sourire hideux ; *parmi nos prisonniers se trouvent de nombreuses femmes toutes jeunes et jolies. Or, au jour fixé par la « Louve », nous conduirons tous nos prisonniers sans en excepter un seul, dans l'une des cours intérieures du yamen, en utilisant à cet effet le passage souterrain qui relie mes caves à celles du château, et là nous leur tiendrons le discours suivant :*

« *De deux choses l'une : OU CELUI D'ENTRE VOUS QUI EST L'UN DES DEUX COLLABORATEURS DE JAMES*

NOBODY SE FERA CONNAITRE IMMÉDIATEMENT, OU LES FEMMES QUI SE TROUVENT ICI SERONT MISES À MORT AVEC TOUS LES RAFFINEMENTS DE CRUAUTÉ POSSIBLES ET IMAGINABLES, ET CELA EN VOTRE PRÉSENCE. »

En entendant cette effroyable déclaration, James Nobody ne put s'empêcher de frémir... Mais, déjà, Tsé-Chouen reprenait :

— *Si, vraiment, le collaborateur de James Nobody est, ce que vous appelez en Europe, un gentilhomme, s'il subsiste en lui un atome de ces sentiments chevaleresques dont vous êtes si fiers, si, en un mot, il est demeuré un galant homme, il est bien certain que, afin de soustraire ses compagnes de captivité à la mort effroyable qui les attend, il se sacrifiera volontairement.*

Le piège, évidemment, était fort bien tendu, et, tel que le connaissait le grand détective, Bob Harvey allait y donner tête baissée.

Mais qu'en résulterait-il ?

Pour lui, la mort, sans aucun doute. Et quelle mort !

ET LES AUTRES ?

Son sacrifice les sauverait-il ?

C'est là ce que se demanda, angoissé, James Nobody.

Il voulut savoir...

— Et, si cet homme, contrairement à ce que vous espérez, ne se dénonçait pas, demanda-t-il, que se passerait-il ?

— *Qu'il se dénonce ou non*, répondit Tsé-Chouen, avec un cynisme déconcertant, *le résultat sera le même. Tous les prisonniers, sans exception, seront mis à mort.*

— Même s'il se dénonçait ? insista James Nobody.

— Pourquoi pas ? fit le Chinois ; ces gens-là, qu'ils soient jaunes ou blancs, ne sont-ils pas les ennemis de tous ceux qui, comme nous, préférèrent la mort à la servitude ? Chiens de garde de la bourgeoisie, qui les paie et les nourrit, leur but n'est-il pas d'opprimer ceux qui ont pour devise : la Chine aux Chinois ? Issus du peuple, ne le trahissent-ils pas, en se mettant aux gages de ceux qui l'exploitent ?

— En ce qui concerne les hommes, risqua James Nobody, dont l'angoisse allait croissant, je suis en-

tièrement de votre avis. Engagés dans la bataille, tombent, tant pis pour eux.

Mais les femmes, voyons, en quoi sont-elles responsables ?...

— Les femmes ! trancha Tsé-Chouen en fendant l'air d'un geste violent, elles sont pires que les hommes. D'abord, elles n'avaient qu'à rester chez elles, en Europe. Nous ne serions, certes pas, allés les y chercher. Ensuite, nous avons acquis la certitude que parmi elles il s'en trouve plusieurs qui appartiennent à la police.

— Vous êtes sûr de cela ? s'exclama James Nobody.

— Nous en avons la preuve, vous dis-je, répondit l'aubergiste en s'animant. Or, personnellement, je tiens les policiers, à quelque sexe qu'ils appartiennent, pour des vermines avérées.

— Et alors ?

— Alors, quand je trouve une vermine sur mon chemin, je l'écrase, répondit Tsé-Chouen. Seriez-vous d'un avis différent ?

— Pas le moins du monde, fit James Nobody, mais encore faut-il que leur culpabilité soit nettement établie.

— *Coupables ou non*, déclara froidement, Tsé-Chouen, *ils sont condamnés et seront exécutés*.

— Condamnés... par qui ? insista le grand détective, dont l'émotion atteignait à son comble, et qui avait grand-peine à la dissimuler.

— *Par la plus haute instance que nous possédions actuellement, c'est-à-dire par le « Tribunal de l'Indépendance »*, répondit l'aubergiste.

— Donc, le jugement est définitif et immédiatement exécutoire, puisqu'il ne peut être frappé d'appel, fit James Nobody, pensif.

Tsé-Chouen hocha affirmativement la tête, ce qui le dispensa de répondre.

Mais James Nobody ne le tint pas quitte à si bon compte...

— Par qui, demanda-t-il, ce tribunal est-il présidé ?

Alors, Tsé-Chouen lui fit cette réponse stupéfiante :

— *Il est présidé, camarade, par celle-là même que, tantôt, m'a ordonné de vous sauver coûte que coûte, et de vous conduire ensuite devant elle.*

— Oh ! oh ! s'exclama James Nobody, et qui est-elle celle-là ?

— *Celle-là*, répondit Tsé-Chouen, *c'est la « Louve », c'est-à-dire celle qui, par cela même qu'elle a le droit de commander et le pouvoir de se faire obéir, est la maîtresse incontestée des deux millions d'hommes qui ont adhéré à notre association.*

— *By Jove !* pensa James Nobody, j'ai l'impression de m'être fourré dans un joli guépier ! Deux millions d'hommes ? Me voilà propre, moi

Mais comme il avait pour habitude de faire contre fortune bon cœur, c'est en souriant qu'il répondit à Tsé-Chouen :

— Je me rends parfaitement compte de l'honneur immense qui m'échoit et, dès maintenant, je me mets à l'entière disposition de la « Louve ».

— *Je n'en attendais pas moins de toi, Karl Rosenberg !* fit soudain quelqu'un derrière eux, *c'est pourquoi, dès ton arrivée sur mes terres, j'ai tenu » à t'en faire moi-même les honneurs...*

James Nobody se retourna vivement et, à deux pas de lui, il aperçut une femme qui, le visage dissimulé sous un masque de velours noir, le fixait intensément.

Autour d'elle une centaine de Chinois armés jusqu'aux dents étaient groupés, qui lui formaient la plus impressionnante des escortes. Galamment, James Nobody se découvrit. Puis, la fixant à son tour :

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en s'inclinant devant elle.

Elle eut un rire espiègle...

— Tu es devant la « louve », répondit-elle. Et, posant sa main gantée de noir sur l'épaule de James Nobody, elle ajouta :

— Je salue en toi, Karl Rosenberg, l'un des héros de la révolution russe qui, demain, sera la révolution mondiale. Désormais, tu n'as plus rien à redouter de personne, car tu es mon hôte et, s'il le fallait, entre tes persécuteurs et toi se dresseraient, pour leur barrer la route, des centaines de mille hommes.

Puis, passant familièrement son bras sous le bras du grand détective, dont la stature imposante avait paru faire grande impression sur elle, câline, elle poursuivit :

— Viens avec moi ; pour toi, l'heure bénie entre toutes, l'heure de la félicité suprême a sonné. Cette nuit, pour fêter ta délivrance, sous l'œil des dieux, nous nous aimerons...

Bien qu'il s'attendit à tout, sauf à cela James Nobody ne broncha pas.

S'inclinant derechef devant la redoutable aventurière qui venait de se manifester à lui de façon si singulière, il répondit :

— Tes désirs sont pour moi des ordres, divine ! Me voici prêt à les combler.

Mais, à part lui, il ajouta :

— Se mettre au lit ou se « *mettre à table* »⁽¹⁾, sont choses essentiellement différentes. Elle s'en aperceva avant peu.

Et, résigné, il suivit la « Louve » que, telles des ombres se mouvant dans l'ombre, escortaient ses « Compagnons ».

Où James Nobody assiste à une scène atroce...

Dès qu'ils furent arrivés à proximité du yamen, l'un des « compagnons de la Louve », — un Mandchou à la face bestiale, — se détachant du groupe s'approcha du pont mobile et lança un coup de sifflet strident qui, modulé sur trois notes différentes, vrilla l'air, éveillant les échos d'alentour.

La réponse ne se fit pas attendre...

Un coup de sifflet, qui était la réplique exacte du précédent, partit de l'intérieur du château, et le pont mobile, mû par un mécanisme invisible, quitta son alvéole et vint s'encaster dans la pile auprès de laquelle James Nobody et la « Louve » se tenaient silencieux.

À leur suite, la troupe tout entière franchit le pont et s'engouffra dans la cour du château, dont les portes et les fenêtres, hermétiquement closes, ne laissaient filtrer aucune lueur.

La cour était déserte, déserte également l'avenue bordée d'arbres séculaires qui conduisait à l'esplanade au fond de laquelle, encerclé de douves à demi pleines d'une eau noirâtre, s'élevait le yamen.

S'il n'eût eu à son bras la maîtresse de ce singulier logis, James Nobody eût pu se croire dans le château de la « Belle-au-bois-dormant ».

Mais la « belle » ne dormait pas, à en juger par les soubresauts nerveux que son bras imprimait

au bras du grand détective ; elle était Même singulièrement excitée...

Soudain, elle s'arrêta puis, se tournant vers ses hommes :

— *A droite et à gauche, formez le cercle !* ordonna-t-elle d'une voix qui n'avait plus rien de féminin.

À en juger par la rapidité avec laquelle cet ordre fut exécuté, James Nobody comprit que la « Louve » savait, en effet, se faire obéir...

— Tsé-Chouen est-il là ? demanda-t-elle, ensuite.

— Présent ! fit l'aubergiste qui sortit des rangs et qui vint se placer devant elle dans le plus impeccable des garde-à-vous.

Longuement, elle le toisa...

— *Tout à l'heure, lui dit-elle enfin, en dépit de mes prescriptions, tu as violé la « loi du silence » et tu as révélé à Karl Rosenberg, ici présent, certains secrets que tu aurais dû taire. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?*

— Mais, répondit Tsé-Chouen, qui ne s'attendait évidemment pas à ce reproche, Karl Rosenberg n'est-il pas des nôtres ?

— *Qu'en sais-tu ?* trancha-t-elle durement, *et suffit-il d'être révolutionnaire pour obtenir de l'un quelconque de nos compagnons des révélations aussi importantes que celles que tu as cru devoir lui faire ?*

— Mais...

— *Assez ! La faute, — je devrais dire : le crime, — que tu as commis est impardonnable. Aussi, ai-je décidé de te condamner au « silence éternel ».*

De pâle qu'il était, Tsé-Chouen devint livide.

— Grâce ! s'écria-t-il en tombant à genoux devant la « Louve » et en tendant vers elle, dans un geste de supplication, ses mains qu'agitait un tremblement convulsif.

Elle lui lança un coup d'œil de mépris...

— *Je te croyais brave, fit-elle lentement, me serais-je trompée ?*

Du coup, il se releva et, reprenant sa position première, fièrement, il répondit :

— Pendant cinquante ans de ma vie, « Louve », j'ai fidèlement servi les tiens et toi. J'étais aux côtés de ton père quand fut coulée en baie d'Along, par un croiseur français, la jonque de guerre qu'il commandait et, s'il repose en son caveau de fa-

1 — En argot policier, se mettre à table » signifie avouer un crime et livrer ses complices.

mille, parmi ses ancêtres, c'est parce que, moi, très humble, j'ai rapporté ici même sa dépouille funèbre...

— Je le sais ! fit la « Louve »

— J'étais également aux côtés de ton mari, « Louve », quand, il y a six mois, il nous lança à l'assaut des concessions de Shang-Haï, pour en chasser les « diables étrangers ». Nous fûmes vaincus et tu sais ce que mes hommes et moi avons tenté pour l'arracher des mains de ceux qui, le lendemain, devaient le fusiller. Tu sais également que si tu as revu mort celui que tu avais aimé vivant, c'est à moi que tu le dois.

— Je le sais ! répéta la « Louve ».

— Eh bien ! puisque tu sais cela, pourquoi te permets-tu de mettre en doute ma bravoure ? Ceux qui nous écoutent, savent pour avoir combattu avec moi, que, jamais, je n'ai fui le danger et que je considère avec un égal mépris la douleur et la mort.

— Où veux-tu en venir ? fit la « Louve » impatientée.

— Je vais te le dire, répondit Tsé-Chouen. Puis, se croisant les bras sur la poitrine, il reprit :

— Tu me condamnes au « silence éternel ». Soit ! C'est ton droit, et je serais mal venu, puisque je t'ai juré obéissance, — de protester là contre. Toutefois, tu n'aurais pas dû oublier que cette obéissance, précisément parce qu'elle est librement consentie, ne saurait être de la servilité. Tu peux me torturer, me mettre à mort, même, mais je te défends de m'insulter.

— *C'est tout ce que tu avais à dire ?* demanda la « Louve » ; que cette émouvante protestation sembla laisser indifférente.

— C'est tout, répondit Tsé-Chouen ; tu peux faire venir le bourreau.

— *Qu'il en soit ainsi !* ordonna la « Louve ».

C'est en vain que James Nobody plaida les circonstances atténuantes et sollicita la grâce du malheureux.

— *Je ne reviens jamais sur une décision,* lui répondit la « Louve », Tsé-Chouen est condamné, il subira sa peine.

— Soit ! fit James Nobody, mais en ce cas, j'estime que je suis aussi coupable que lui, puisque Tsé-Chouen n'a fait que répondre aux questions que je lui ai posées.

Et, résolument, il vint se placer à la droite du condamné.

Ce geste, s'il fut accueilli par un murmure sympathique de l'assistance, déplut souverainement à la « Louve », qui, furieuse, s'écria :

— *Si tu me connaissais mieux, Karl Rosenberg, tu saurais que je ne suis accessible à aucun sentiment de pitié. J'admire ton geste de solidarité, il me prouve que tu ne crains ni la souffrance ni la mort, mais il demeurera inopérant.*

Et, se tournant vers le bourreau, qui, tandis qu'elle parlait, s'était approché portant entre ses mains un réchaud dans lequel rougissait une tenaille :

— *Fais ton office !* lui dit-elle, *mais, fais vite...*

S'approchant alors de Tsé-Chouen sa tenaille à la main, le bourreau dit à ce dernier :

— Sors la langue, camarade, et sois brave.

Tsé-Chouen eut un sourire d'une tristesse indicible...

— Brave ! répondit-il, je te souhaite de l'être autant que moi.

Ces paroles furent les dernières qu'il prononça, car, à peine eut-il sorti la langue de sa bouche que, la saisissant avec sa tenaille, le bourreau la trancha d'un seul coup.

Encore que la souffrance qu'il venait d'éprouver fut horrible, Tsé-Chouen ne broncha pas, et, si son visage devint d'une couleur cadavérique, ses traits, du moins, demeurèrent immobiles.

— Voilà un caractère ! murmura, *in petto*, lames Nobody qui avait assisté à la scène avec l'émotion que l'on devine.

— Justice est faite ! proclama le bourreau en jetant dans le foyer incandescent la langue du malheureux.

— Si, toutefois, on peut appeler cela de la justice ! s'exclama James Nobody, écœuré.

La « Louve », qui ne l'avait pas quitté des yeux, eut un sourire ironique.

— *Si ce n'est pas de la justice, qu'est-ce donc selon toi ?* demanda-t-elle.

James Nobody se tourna vers elle et, du tac au tac, répondit :

— De la sauvagerie, tout simplement !

La « Louve » reçut le mot en pleine figure comme on reçoit un soufflet.

Elle fléchit sous le coup...

— *Prends garde !* gronda-t-elle, *je ne suis pas de celles qu'on insulte impunément.*

Bravement, James Nobody joua le tout pour le tout...

— La vérité, répondit-il, en la défiant du regard, n'a jamais été une insulte. Tu peux être sûre que le geste que tu viens de faire n'ajoutera rien à ta gloire. Non seulement il est indigne de toi, mais il est indigne également du grand parti que tu représentes. et des idées que, toi et moi, nous défendons.

Furieuse, elle s'exclama :

— *Que deviendrait la discipline, si je t'écoutais ? Des hommes comme ceux que je commande ne s'inclinent que devant la force. Ils tiendraient pour faible, et considéreraient comme indigne d'être à leur tête, tout chef qui ne s'imposerait pas à eux. Regarde-les plutôt. En est-il un qui se soit permis de protester ?*

Et haussant les épaules, elle ajouta sur un ton de mépris indicible :

— *Tu as tort, Karl Rosenberg, de les prendre pour des hommes ! Ce sont des chiens couchants et, malheureusement, ils ne sont que cela !*

Puis, se tournant vers ses « Compagnons », qui, figés, dans l'attitude du « garde-à-vous », avaient assisté, impassibles à cette scène odieuse.

— Rompez ! leur ordonna-t-elle, et surtout qu'on se taise ! Je tiendrai pour personnellement responsables du moindre incident les dizainiers.

S'adressant ensuite à Tsé-Chouen, lequel faisait des efforts surhumains pour dompter la souffrance consécutive à l'horrible supplice qu'il venait de subir :

— Rentre à l'auberge, lui dit-elle, je t'y ferai parvenir mes ordres. Ma confiance en toi demeure entière. Sache t'en montrer digne...

Puis, lentement, elle ajouta :

— Le courage que tu viens de manifester mérite une récompense. Je t'autorise donc à choisir parmi les « captives blanches » qui sont dans tes caves, celle qui te plaira le mieux. Tu pourras en user et en abuser à ta guise...

Respectueusement, — en apparence du moins, — Tsé-Chouen s'inclina.

Mais, le coup d'œil qu'il lança à la « Louve » quand il se redressa, était empreint d'une telle fé-

rocité, il dénotait une telle haine, que, pour rien au monde, James Nobody n'eût voulu en être le... bénéficiaire...

— *By Jove !* murmura le grand détective, si j'étais à la place de la « Louve », je me méfiera, car voilà un homme qui, un jour venant, ne la « ratera » pas.

Il ne croyait pas si bien dire...

Où James Nobody a une explication mouvementée avec la « Louve ».

La scène qui précède, si elle valut à James Nobody la sympathie quasi unanime des « Compagnons de la Louve », et ils devaient, par la suite, la lui manifester d'une façon — singulièrement agissante, — donna, par contre, fort, à penser à la « Louve » et aux gens de son entourage.

La réputation de férocité du véritable Karl Rosenberg était si bien établie, il avait fait preuve d'une telle cruauté lors de l'entrée des troupes rouges à Canton, que la « Louve » se montra plus surprise qu'indignée de son intervention en faveur de Tsé-Chouen.

Y vit-elle une manœuvre dirigée contre son autorité ? Pensa-t-elle que Karl Rosenberg, dont l'influence était énorme auprès des généraux sudistes, avait reçu de ceux-ci mission de la supplanter à la tête de ses hommes et, peut-être, de la faire assassiner par ces derniers ?

On ne sait...

Toujours est-il que, au lieu de faire conduire James Nobody à la chambre qui lui était destinée et qui était contiguë à la sienne propre, elle le fit enfermer dans l'un des cachots du yamen où, pendant quarante-huit heures, il ne reçut pour tout potage que du pain et de l'eau.

Ce que voyant, James Nobody décida de faire la grève de la faim...

C'est en vain que le geôlier qui le gardait et qui était un ami personnel de Tsé-Chouen, tenta de le faire revenir sur cette décision, James Nobody tint bon, et, philosophiquement, étendu sur la natte en paille de riz qui lui servait de couchette, il attendit la suite des événements, pensant avec juste raison que, d'une manière ou d'une autre, elle ne tarderait pas à se manifester.

Or, comme s'achevait sa seconde journée de détention et que, déjà, son cachot s'emplissait d'ombre, des coups frappés d'une façon discrète à l'imposte grillagée par où lui parvenaient la lumière et l'air extérieurs, sollicitèrent son attention.

Après s'être assuré que nul n'était aux aguets dans le couloir des cachots, James Nobody prit son escabeau sur lequel il grimpa, de manière à pouvoir atteindre l'imposte :

Prudemment, et dans la mesure où le lui permirent les barreaux de fer qui obstruaient l'ouverture, regarda au, dehors et, à deux mètres de lui à peine, mais en contre-bas, il aperçut une sentinelle chinoise pi, indifférente. en apparence, allait et venait dans le chemin de ronde.

Dès que le Chinois aperçut James Nobody, il tira de sa cartouchière un pli qu'il fixa à la pointe de sa baïonnette et qu'il tendit ensuite, à travers les barreaux, au grand détective.

Ce dernier le prit et l'ayant dissimulé à l'intérieur de la natte, dont il décousit à cet effet l'un des côtés, il attendit patiemment que, en même temps que son repas du soir, le geôlier lui apportât de la lumière.

L'événement s'étant produit quelques minutes plus tard, James Nobody attendit, non sans impatience, que le geôlier disparut, après quoi, sortant le pli de sa cachette, il l'ouvrit et lut :

« Au très grand, très honoré et très respecté Karl Rosenberg, lumière de l'Occident et joie de mes yeux ; moi ; Tsé-Chouen, quoique très humble, j'adresse, en même temps que mon salut fraternel, l'avertissement que voici :

« Cédant aux sollicitations de Véra Kolomna qui juge ton attitude suspecte et ton intervention en ma faveur, séditeuse, la « Louve » a décidé de te faire périr.

« Des renseignements qui m'ont été communiqués à cet égard, il résulte que cette nuit, vers deux heures, on viendra te chercher pour te conduire au supplice.

« Après t'avoir administré un soporifique, on te coudra dans un sac et on te jettera vivant dans la mer.

« Ne crains rien, car mes amis et moi nous veillons et nous te sauverons.

« Mais à une condition.

« C'est que tu consentes à devenir notre chef à la place de la « Louve ».

« Toute la garnison du yamen, à deux ou trois exceptions près, est de notre côté. C'est te dire que le succès de l'entreprise est assuré.

« Si tu acceptes mon offre, passe à trois reprises différentes ; de gauche à droite, ta lumière devant l'imposte et tiens-toi prêt à toute éventualité.

« Il est prudent de brûler ce papier dès que tu en auras pris connaissance.

« Salut et fraternité.

« TSÉ-CHOUEN. »

— Diable ! murmura James Nobody, soucieux, voilà qui se peut appeler la carte forcée. Mais, comme entre deux maux il convient de choisir le moindre, je pense qu'il serait fou d'hésiter...

Aussi, sans plus attendre, donna-t-il le signal convenu.

Après quoi, se conformant au désir exprimé par Tsé-Chouen, il anéantit la lettre de ce dernier.

A peine venait-il d'effectuer ce geste, que la porte de son cachot s'ouvrit et que sur le seuil apparut la « Louve », derrière laquelle, le browning en main, se profilaient deux Mandchous de taille gigantesque.

D'un coup d'œil circulaire, elle embrassa l'étroite cellule, au fond de laquelle, accroupi sur sa natte, mais calme et serein ; se tenait James Nobody..

Ils se mesurèrent du regard, mais ce fut la « Louve » qui, la première, rompit le contact visuel...

L'attitude volontairement distante adoptée par le grand détective, le mépris qu'elle lut en ses yeux, la surprirent et l'embarrassèrent visiblement.

N'ayant eu jusqu'ici affaire qu'à des gens qu'elle dominait par la terreur, elle était habituée à voir se courber devant elle toutes les têtes, même les plus hautes, et, sans doute, avait-elle cru que, comme les autres, James Nobody se soumettrait.

Dès l'abord, elle comprit qu'il n'en était rien et qu'elle s'était lourdement trompée. Aussi ne put-elle dissimuler son dépit...

— J'avais espéré, fit-elle, rageuse, en s'adressant au grand détective, que les méditations auxquelles tu as dû te livrer pendant les deux jours de... repos que je viens de t'accorder t'auraient

fait revenir à une plus saine compréhension des choses. Or, je m'aperçois que, au contraire, ton attitude n'a pas varié. Tu devrais savoir, cependant, que j'ai brisé des volontés autrement fortes que la tienne. Certains sont morts, au milieu des plus effroyables supplices, qui n'avaient pas commis le tiers des fautes que je suis en droit de te reprocher.

Et, désignant d'un geste du menton, les deux Mandchous qui lui servaient de gardes du corps, elle poursuivit :

— Sais-tu que s'il me prenait fantaisie de te livrer à ces gens-là, tu ne pèserais pas lourd entre leurs mains ?

James Nobody eut un sourire d'indicible mépris...

— Essaie ! répondit-il simplement, mais souviens-toi qu'essayer n'est pas tout faire !

— Ce qui veut dire ? insista-t-elle...

— Ce qui veut dire, fit James Nobody en se levant et en venant se planter devant elle que, investi par le Gouvernement des Soviets d'un pouvoir qui me fait au moins ton égal, la Tchéka centrale de Moscou m'a, en outre, chargé d'une mission si importante que de son succès dépend le succès même de la révolution chinoise. Comment ne comprends-tu pas, dès lors, que s'il m'arrive malheur, de ce malheur tu auras à répondre, non seulement devant le tribunal suprême de la Tchéka pan-russe, mais aussi devant tes hommes, lesquels ne te pardonneront pas d'avoir réduit à néant leurs espoirs et leur foi ?

Les deux Mandchous qui, les yeux rivés sur James Nobody, dont, visiblement, ils admiraient le « cran », avaient écouté avec attention cette réponse, tressaillirent et échangèrent un rapide coup d'œil, comme pour se consulter.

Et, soudain, l'un d'entre eux, portant la main droite à hauteur de sa poitrine, effectua rapidement et sans que la « Louve » s'en aperçût, le **salut maçonnique**, auquel répondit immédiatement James Nobody, lequel, bien que n'étant pas franc-maçon, n'en connaissait pas moins les signes de reconnaissance et les mots de passe qu'échangent entre eux les membres de cette société.

Les deux Mandchous eurent un sourire de satisfaction et, après s'être de nouveau consulté du regard, insensiblement ils se rapprochèrent de la « Louve », qu'ils encadrèrent plut étroitement.

Cette dernière eut-elle l'intuition du danger ? Surprit-elle, soit dans l'attitude de James Nobody, soit dans celle de ses deux gardes du corps, quelque chose d'équivoque ou de menaçant ?

Je ne saurais l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, d'un bond elle se mit hors d'atteinte et, avant que les trois hommes aient pu s'opposer à son geste, franchissant d'un nouveau bond le seuil du cachot, sur eux elle referma la porte.

Rageur, l'un des Chinois prit l'escabeau et, à toute volée, le lança sur la porte qui se fendit du haut en bas.

La riposte se produisit aussitôt...

Ouvrant le judas, froidement, posément, comme s'il ne s'était agi que d'un exercice de tir, de deux coups de revolver la « Louve » abattit l'un après l'autre les deux Mandchous qui s'écroulèrent sur le sol, aux pieds de James Nobody, horrifié.

— Ainsi périssent les traîtres ! déclara-t-elle ensuite d'une voix dont le calme contrastait étrangement avec la scène qui précède.

S'adressant ensuite à James Nobody qui, immobile, les bras ballants, contemplait les cadavres gisant à ses pieds :

— Prends les armes et les munitions de ces deux crapules, lui ordonna-t-elle, et passe-les moi à travers le judas. Mais, méfie-toi, au moindre geste suspect, je t'envoie les rejoindre.

Négativement, James Nobody hocha la tête...

— N'étant ni ton valet ni ton subordonné, répondit-il, je n'ai pas à exécuter tes ordres.

— Tu ne veux pas obéir ? s'exclama-t-elle, furieuse...

— Je m'y refuse absolument.

— C'est ton dernier mot ?

Sans même l'honorer d'une réponse, le grand détective retourna à sa natte sur laquelle il s'accroupit.

Ce que voyant, la « Louve » ne put dominer sa fureur.

— Puisqu'il en est ainsi, éclata-t-elle, tu mourras ! Je te condamne au supplice de l'épouvante !

Et, d'un geste brutal, elle referma le judas, ponctuant ainsi sa menace.

Où James Nobody l'échappe belle...

Autour de James Nobody, le silence — un silence de tombe — s'établit de nouveau...

Puis, la lumière s'éteignit...

Alors, quittant la natte sur laquelle, jusqu'ici, il s'était tenu accroupi, le grand détective se dirigea en rampant vers les cadavres des deux Mandchous, que, prestement, il débarrassa des armes et des munitions dont ils étaient porteurs.

— *By Jove !* gouailla-t-il, j'aurais bien du malheur si, ayant un pareil arsenal, je ne disposais pas en maître de ma propre existence.

« Il est infiniment probable que je finirai par succomber, mais ce ne sera pas sans avoir expédié dans un monde que d'aucuns prétendent meilleur quelques-uns des acolytes de cette invraisemblable mégère.

« Que se produise l'attaque, j'ai de quoi répondre... »

Hélas ! James Nobody avait compté sans l'infamale astuce de la « Louve ».

Alors qu'il s'apprêtait à combattre loyalement, à visage découvert, il allait être victime d'une nouvelle trahison.

En effet, tandis que tapi derrière la porte de son cachot, il attendait que se précisât le danger, celui-ci, déjà, l'environnait de toute part..

Et quel danger ?

Le pire de tous !

La mise hors de combat par le gaz asphyxiant...

Quand il s'aperçut que la nappe de gaz envahissait son cachot, James Nobody était déjà aux trois quarts intoxiqué.

Comment aurait-il pu réagir d'ailleurs ?

Par quels moyens ?

Contre un fléau de cette nature, il n'existe qu'un système de protection : *le masque*.

Où s'en serait-il procuré un ?

Où ?

Mais sur les Mandchous, parbleu !

Ceux-ci n'étaient-ils pas, en effet, des coin-battants et, cela étant, n'étaient-ils pas tenus d'avoir sur eux, — faisant partie intégrante de leur équipement, — leur masque contre les gaz ?

Encore que sa lucidité fût à peu près abolie,

James Nobody comprit que, peut-être, là était le salut...

Péniblement, avec des gestes maladroits, il se rapprocha de l'un des Mandchous et, le palpant du bout des doigts, il finit par découvrir, accroché à son ceinturon, l'étui en fer contenant le masque.

Ce dernier, fort heureusement, était en bon état, et dès qu'il ce le fut appliqué sur le visage, James Nobody se sentit quelque peu soulagé.

Ce ne fut là d'ailleurs qu'une impression, car la dose de poison absorbée par lui était si forte et le gaz si nocif, que, malgré les efforts surhumains qu'il tenta pour recouvrer ses esprits, il se sentit glisser dans le néant.

Résigné, il envoya par la pensée un dernier adieu à sa femme⁽¹⁾ et à ses amis, puis il s'allongea sur le sol pour y attendre la mort...

Or, à ce moment précis, le couloir sur lequel s'ouvraient les cachots du yamen s'emplit de tumulte et de cris.

Dans la nuit, des coups de feu claquèrent, que ponctuèrent des gémissements et des râles d'agonie.

Projeté avec une violence inouïe, un corps pesant vint s'écraser contre la porte derrière laquelle, inanimé, gisait James Nobody.

Sous le choc, elle acheva de se disloquer, et, lourdement, s'abattit sur le sol, à l'extérieur, livrant ainsi passage à une horde de Chinois avinés, rouges de sang des pieds à la tête, qui, lorsqu'ils aperçurent les trois corps étendus à terre, se mirent à pousser des clameurs de colère et de désespoir.

— Voilà le « travail » de la « Louve », camarades ! s'écria l'un d'entre eux ; non seulement elle a assassiné deux de nos meilleurs camarades, mais, par surcroît, elle a tué Karl Rosenberg, lequel avait été placé par Tsé-Chouen sous notre sauvegarde ! Ne trouvez-vous pas qu'elle a assez tué ?

Puis, humant l'air :

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il, ce cachot est envahi par les gaz ! En retraite, camarades ! En retraite ! Sans quoi, nous allons y rester tous !

Tandis qu'il parlait, l'un des Chinois qui portait brodés sur un brassard les insignes de médecin,

1 — James Nobody a épousé en Russie la princesse Kharassoff. Lire à cet égard *La Vierge Rouge du Kremlin*. Berger-Levrault, éditeurs.

s'était penché sur les cadavres étendus à terre.

— Ceux-ci, déclara-t-il, en désignant les deux Mandchous, sont morts, et nous n'avons d'autres ressources que de les pleurer et de les venger. Mais, Karl Rosenberg est vivant et je pense qu'on peut encore le sauver.

— S'il en est ainsi, répondit le Chinois qui avait parlé le premier, qu'on l'emporte !

Et sur un ton de commandement, il ajouta :

— Après quoi, sauve qui peut !

Cet ordre fut exécuté en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire...

Se hâtant, se bousculant, les Chinois évacuèrent le sous-sol, emportant avec eux le corps de James Nobody.

Bientôt ils débouchèrent sur l'esplanade où, rassemblés dans un ordre parfait, en colonnes de compagnies, deux bataillons de Mandchous attendaient, l'arme au pied, que fût terminé par leurs camarades le « nettoyage » du yamen.

Le fils de Tsé-Chouen, un jeune Chinois à l'allure martiale et décidée, qu'entouraient plusieurs Européens, les commandait.

Tsé-Chouen lui-même commandait un autre groupe au centre duquel, étroitement ligotées, et désormais hors d'état de nuire, se trouvaient la « Louve » et Véra Kolomna.

Çà et là, entre les deux troupes, gisaient des corps décapités et affreusement mutilés.

C'étaient ceux des membres de l'état-major de la garnison et des familiers du yamen qui, ayant refusé de prendre part à la sédition, avaient été immédiatement massacrés.

Quand apparut le groupe qui avait été chargé d'explorer le sous-sol et que suivaient quatre Chinois portant sur leurs bras entrelacés le corps inanimé de James Nobody, Tsé-Chouen, son fils et les officiers européens de leur suite se précipitèrent à la rencontre de ces derniers.

— Que s'est-il passé ? demanda, angoissé, le fils de Tsé-Chouen, et pourquoi Karl Rosenberg est-il en cet état ?

— Parce que, répondit le chef du détachement, la « Louve » a essayé de l'asphyxier. Fort heureusement, nous sommes arrivés à temps. Le médecin prétend qu'on peut le sauver.

— C'est vrai, cela ? demanda le jeune officier, en se tournant vers le médecin qui, déjà, s'affairait

autour de James Nobody.

Soucieux, l'autre hocha la tête...

— Je vais faire l'impossible pour atteindre ce résultat. Mais, à vrai dire, je n'ai pas grand espoir.

Puis, s'adressant à la « Louve », qui, impassible, assistait à cette scène, le médecin demanda :

— Peux-tu me dire de quel gaz tu t'es servi ? S'agit-il d'un toxique, d'un...

La « Louve » haussa les épaules d'un air dédaigneux.

— Tu ne vois donc pas, imbécile, répondit-elle, que cet homme n'a nullement été gazé. Je ne l'avais pas condamné à être asphyxié, mais bien à subir le supplice de l'épouvante.

— Alors ?

— Alors, comme il était armé et qu'il pouvait nuire, poursuivit-elle, je l'ai fait tout simplement chloroformer.

Et, les yeux fixés sur James Nobody qui venait de pousser un gémissement :

— Regarde-le, ajouta-t-elle, l'anesthésique cesse de produire son effet, la sensibilité reparaît et, dans quelques instants, il reprendra ses esprits.

— C'est fort heureux pour toi, intervint alors le fils de Tsé-Chouen, car si cet homme était mort par ta faute, il n'y aurait pas eu de supplice assez cruel pour te faire expier ce crime. Karl Rosenberg était ton hôte ; de plus, il était proscrit. A ce double titre, il devait être sacré pour toi.

Amer, il poursuivit :

— Mais qui donc trouverait grâce à tes yeux ? Tes meilleurs compagnons, ceux qui, de tout temps te servirent de leur mieux, tu les mutiles ou tu les extermines. Les autres, ceux qui, comme Karl Rosenberg, comptent parmi les pionniers de la révolution mondiale, tu les condamnes à la plus épouvantable des morts.

« Et pourquoi ?

« Par sadisme, tout simplement. Pour calmer tes nerfs, assouvir ta soif de sang.

« Délégué près de toi par le Kuo-Ming-Tang⁽¹⁾, investi de sa confiance et responsable vis-à-vis de lui de la conduite des opérations dans le district de Shang-Haï, je te destitue, et me conformant au vœu unanime de tes « Compagnons », je nomme à ta place ce bon serviteur de la Révolution qu'est

1 — Comité exécutif du Gouvernement révolutionnaire chinois.

mon propre père, le très vénéré Tsé-Chouen, auquel, en vertu du pouvoir discrétionnaire dont je dispose, j'ajoins en qualité de chef d'état-major notre camarade Karl Rosenberg.

« C'est à eux et à eux seuls, que tu devras, compte de tes actes passés. Ce sont eux qui disposeront souverainement de ton sort.

« j'ai dit ! »

Enfin domptée, la « Louve » n'émit pas la moindre protestation.

Mais en son for intérieur, elle jura de se venger terriblement de ceux qui venaient ainsi de l'arracher du piédestal sur lequel elle s'était juchée.

Les événements qui se succédèrent dans les quarante-huit heures qui suivirent devaient lui enlever ses dernières illusions.

Mais, n'anticipons pas...

Où James Nobody décide, de passer à l'action...

Quand James Nobody revint à lui, il s'aperçut avec stupéfaction qu'il était couché sur un divan installé sur la dunette d'un yacht armé en course, lequel était à l'ancre devant le yamen du cap Spartiventi.

Un médecin et deux infirmières lui prodiguaient leurs soins sous l'œil attentif d'un jeune général chinois, qu'entourait un groupe d'officiers d'état-major de l'armée rouge.

— Que s'est-il donc passé et où suis-je ? demanda le grand détective en se mettant péniblement sur son séant.

— Rien qui soit de nature à t'inquiéter, camarade Rosenberg, lui répondit respectueusement le général. Au vrai, la « Louve » a tenté de t'assassiner, mais nous sommes intervenus à temps et, désormais, tu es en sécurité au milieu de ceux qui t'ont choisi pour chef.

James Nobody que l'air du large ranimait visiblement, fit un effort surhumain pour dompter le malaise consécutif à l'inhalation du chloroforme.

Son cran était tel et sa volonté si tenace, qu'il y réussit presque...

Se tournant vers son interlocuteur qu'il examina avec soin, il lui demanda :

— Ceux-là, quels sont-ils ?

L'autre eut un sourire singulièrement expressif.

— Hier encore, répondit-il, ils s'appelaient les « Compagnons de la Louve », mais la « Louve » n'est plus et l'organisation dont elle était l'animatrice a été dissoute. Aujourd'hui, régulièrement encadrés par des officiers venus de l'Académie militaire de Wampoa⁽¹⁾, ils constituent la III^e armée rouge dont, d'ordre de la Tchéka centrale de Moscou et après approbation formelle du Kuo-Min-Tang, tu es appelé à prendre le commandement.

— Moi ! s'exclama James Nobody, ahuri ; à quel titre ? Le général chinois le regarda surpris...

— N'étais-tu pas avant que d'avoir été capturé par les Anglais, — que le Ciel les extermine ! — le conseiller technique de mon très respecté collègue, le général Shin-Lao-Yan, gouverneur de Canton ? Et, à ce titre, n'as-tu pas organisé de toutes pièces l'armée qu'il commande, laquelle, grâce à toi, a remporté des succès sans précédents dans notre histoire ?

— C'est exact, répondit James Nobody, qui dès ce moment, entra résolument dans le rôle que, normalement, devait jouer Karl Rosenberg ; Mais, ne vois-tu pas à quel point je suis souffrant ? Comment veux-tu dans ces conditions que je puisse prendre un commandement quelconque.

Le Chinois eut un nouveau sourire...

— L'objection était prévue, c'est pourquoi j'avais décidé de te faire transporter à bord de ce yacht, lequel devait t'emmener à Kaou-Loung, à proximité de Canton, c'est-à-dire là où se trouve notre hôpital d'évacuation.

« Après quelques jours de traitement, tu aurais pu revenir auprès de nous pour diriger les opérations que nous préparons actuellement contre Shang-Haï.

« Malheureusement, si nous avons réussi à nous emparer du yacht de la « Louve », par contre, nous n'avons personne pour le diriger, l'équipage ayant massacré l'état-major du navire.

Tandis que parlait le général, dans le cerveau si fertile de James Nobody s'échafaudait déjà une combinaison nouvelle...

En quelques instants, il la mit au point, puis, se tournant vers son interlocuteur, il répondit :

¹ — Cette Académie dont tous les professeurs sont bolchevistes est située à Canton. Elle est dirigée par le général germano-soviétique Galen.

— Ce que tu m'apprends est d'autant plus fâcheux que je sais de source sûre qu'un nouveau convoi de munitions destiné à Tchang-Tso-Lin est sur le point de quitter Hong-Kong. Or, si ce convoi arrive à destination, l'offensive si minutieusement préparée par l'armée de Canton sera vouée à un échec certain.

Les Chinois se regardèrent, consternés. De toute évidence la nouvelle dérangeait leurs calculs...

Mais, déjà, James Nobody reprenait :

— Cela, il ne le faut pas et, coûte que coûte, il faut que nous nous emparions de ce convoi comme nous nous sommes emparé des autres.

— Sans doute, fit le général, anxieux, mais comment faire, *puisque nous ne disposons que de ce seul navire*, et que, momentanément, il est indisponible.

James Nobody eut un sourire...

— Je possède le moyen, fit-il lentement, de remédier à cela. Mais il importe d'agir vite et bien.

Puis, après avoir marqué un temps d'arrêt :

— Vous avez confiance en moi, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il, en posant son regard sur le général et les officiers qui l'entouraient.

— Confiance pleine et entière ! répondit sans hésiter le général.

— En ce cas, je vous promets le succès, fit le grand détective.

Et, sans plus s'occuper de son interlocuteur que s'il n'existait pas, il s'abîma dans ses pensées...

— *La situation est grave, certes*, se dit-il, *mais on la peut aisément modifier.*

« *Agir vite et bien, ai-je dit ?*

« *Parbleu Tout est là*

« *L'essentiel est de ne pas se laisser distancer par les autres !*

Maîtres du yamen, les révoltés, — qui n'en étaient pas à un crime près, — pouvaient fort bien, en effet, poussés par l'ivresse, le fanatisme ou la xénophobie, massacrer leurs prisonniers.

D'autre part, convenait-il de laisser entre leurs mains l'important matériel de guerre capturé par eux et dont ils s'approprièrent à faire l'usage que l'on sait ?

James Nobody jugea qu'il n'en devait pas être ainsi.

Aussi sa décision fut-elle prise aussitôt...

— Qu'on fasse venir immédiatement, dit-il, en s'adressant au général, le maître d'équipage, ou celui qui en tient lieu.

Deux minutes plus tard, le maître d'équipage se présentait devant lui.

— Peux-tu, lui demanda le grand détective, armer soit un canot, soit un youyou, pour me conduire à Shang-Haï ?

— La beleinière du commandant sera parée dans un quart d'heure, répondit l'autre, laconiquement.

— Dans un quart d'heure, non ! fit James Nobody, car nous ne pourrions accoster qu'à la nuit. Mais que tout soit paré pour ce soir à huit heures.

— Ce sera fait.

— J'y compte, insista James Nobody. En attendant, tu feras mettre en état l'appartement du nouveau commandant que je ramènerai cette nuit. D'autre part, tu veilleras à ce que les honneurs réglementaires lui soient rendus dès son arrivée à bord.

— Compris ! répondit le maître d'équipage, qui tourna les talons et s'en fut.

C'est avec stupeur, mais aussi avec admiration, que le général et ses officiers avaient écouté ce dialogue.

Ils ne pouvaient comprendre, en effet, comment un homme aussi diminué physiquement que l'était James Nobody, lequel, une heure auparavant était encore en danger de mort, pouvait envisager la possibilité de réaliser un tel tour de force.

Se faisant l'interprète de ses camarades, le général tenta de dissuader le grand détective d'entreprendre cette randonnée.

— Avons-nous besoin, oui ou non, d'un commandant ? répondit ce dernier.

— Certes, mais...

— En avez-vous un sous la main ?

— Non, mais...

— Donc, laissez-moi agir, car, moi, je sais où trouver l'homme qu'il nous faut.

Il n'y eut pas moyen de l'en faire déborder...

Et, quand vint le soir, le canot déborda ainsi que convenu, tandis que, rangés auprès de la coupée, les Chinois accourus en grand nombre saluaient respectueusement James Nobody qui, héroïquement, allait poursuivre sa mission.

Quand le canot eut disparu, le jeune général, qui n'était autre que le fils de Tsé-chouen, se tournant, pensif, vers ses officiers leur déclara :

— Celui-là est un homme ! Et je pense qu'il va réaliser de grandes choses.

Il ne croyait pas si bien dire...

Car, le lendemain à la même heure exactement, non seulement ses hommes, son état-major et lui étaient tombés entre les mains de James Nobody, mais, en outre, tous les captifs qu'ils détenaient et tout le matériel de guerre qu'ils avaient indûment enlevé, étaient ramenés à Shang-Haï.

Quant au yamen, pris, enfin, sous les canons de l'escadre, il n'en restait pas pierre sur pierre... Que s'était-il donc passé ?

Ceci...

Où James Nobody triomphe enfin...

Dès qu'il eut débarqué à Shang-Haï, James Nobody se rendit à l'Amirauté où il eut un entretien assez long avec l'amiral Wood.

Il fut convenu entre eux que, la nuit même, la première division de croiseurs prendrait le large pour se rabattre ensuite en éventail autour du cap Spartiventi, qu'elle encerclerait étroitement.

Deux des croiseurs se tiendraient en réserve pour s'emparer du yacht corsaire, que leur amènerait James Nobody vers deux heures du matin.

Dès que ce plan qui devait se réaliser point par point par la suite, eut été adopté, James Nobody se rendit à bord du *Maris-Stella*, où le prince Rapnine lui fit un accueil d'autant plus enthousiaste, qu'il croyait bien ne plus le revoir.

— J'ai besoin de vous, lui dit en souriant le grand détective ; l'heure de l'action va sonner et je veux, puisque vous avez été à la peine, que vous soyez à l'honneur.

Et, aussitôt, il mit le prince au courant des incidents dont le yamen avait été le théâtre et des suites que, logiquement, ces incidents devaient comporter.

— Si j'ai bien compris, répondit le prince, vous me demandez de prendre le commandement du navire pirate et de l'amener sous le feu des croiseurs anglais.

— C'est cela même, fit James Nobody.

— Encore que j'eusse préféré un combat à mort entre ce navire et le mien, poursuivit le prince Rapnine, je me rends aux raisons que vous invoquez.

Et, prenant sa casquette :

— Je vous suis ! ajouta-t-il simplement.

Une chaude étreinte scella l'accord de ces deux hommes, dont l'un, venant d'échapper à la mort allait la braver de nouveau, et dont l'autre se préparait, avec le sourire, à la narguer...

Un long conciliabule qu'eut James Nobody, en présence de Harry Smith, avec le chef de la police de Shang-Haï, acheva de mettre les choses au point.

Au moment précis où le grand détective et le prince Rapnine montaient à bord du navire pirate qui, deux heures plus tard, était capturé sans coup férir par l'escadre anglaise, deux mille volontaires quittaient Shang-Haï pour aller investir, par terre, le yamen et ses dépendances.

Cernés par des forces mieux armées et dix fois supérieures en nombre, les Chinois ne tentèrent pas la moindre résistance et se rendirent à merci.

De part et d'autre, pas une goutte de sang ne coula...

Mais, il était temps...

En effet, quand James Nobody, que venait, de débarquer, à proximité du yamen, une vedette britannique, se présenta devant Tsé-Chouen, ce dernier venait de donner l'ordre à ses hommes de massacrer les prisonniers blancs qui se trouvaient dans ses caves et dans celles du château.

— Soit, fit James Nobody, mais, en ce cas, la loi du talion s'impose. Ton fils, son état-major et tous les Chinois capturés par nous, subiront exactement le même sort que celui que tu auras fait subir à tes prisonniers.

L'argument était d'importance et de nature à convaincre un homme aussi pratique que l'était Tsé-Chouen.

Dix minutes plus tard, tous les prisonniers sans exception étaient remis en liberté et la garnison qui occupait les abris souterrains mettait bas les armes.

Parmi les prisonniers se trouvait Bob Harvey qui, en apercevant James Nobody, dont les traits émaciés disaient éloquemment les souffrances subies, se mit à fondre en larmes.

Ému plus qu'il ne le voulait paraître, le grand détective lui donna une chaude accolade, et se borna à lui dire :

— A charge de revanche, *old fellow* ! Peut-être une autre fois serez-vous plus heureux.

Puis, se tournant vers le colonel anglais auquel avait été confié la direction des opérations :

— Je pense, Sir, lui dit-il, que ma mission a pris fin. Aussi vais-je vous demander l'autorisation de me retirer.

— Comment cela ? fit l'officier, surpris. Ignorez-vous donc qu'on vous attend à Shang-Haï, pour vous y décerner les honneurs dit triomphe ?

James Nobody eut un sourire...

— Ma foi, fit-il, en réprimant avec peine un bâillement, j'y renonce. Je préfère, et de beaucoup, aller dormir. Il y a si longtemps que ce ne m'est arrivé...



La « Louve », qui, mes lecteurs l'ont deviné depuis longtemps, n'était autre que M^{me} Sung-Yat-Fen, jugeant qu'elle avait assez sévi sur terre, s'ouvrit les veines des poignets, dans la prison où elle attendait qu'on statuât sur son sort..

Véra Kolomna et quelques-uns de ses amis bolchevistes furent fusillés. Ils moururent courageusement.

Tsé-Chouen et son fils, comprenant le néant de l'affaire dans laquelle ils s'étaient embarqués, sont revenus à de meilleurs sentiments et ont bénéficié de la grâce amnistiante.

Quant aux « Compagnons de la Louve », nul n'en entendit plus jamais parler.

On suppose qu'ils se sont réfugiés à Canton..

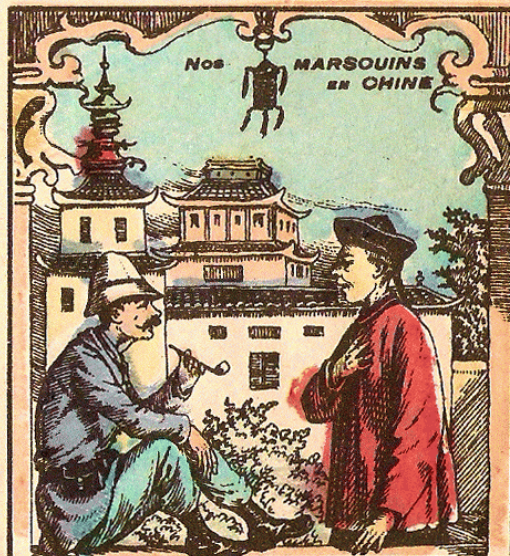
Dois-je ajouter que Shang-Haï, oit renaissent, le calme, la prospérité et la joie de vivre, projette d'élever une statue à James Nobody, son sauveur ?

QUESTIONS-DEVINETTES : Gr.65

LES ALLIÉS EN CHINE



— Dis, mignon Japonais, ce traître mandarin, Nous l'as-tu bien gardé ? — Il est dans l'édifice ; Mais, de ce gredin-là connaissant la malice, Je suis sûr qu'il se cache : à toi d'être plus fin ?



Nous le tenons enfin, c'Palais Impérial ! Mais je n'serais content qu'ai j'voyais la binette D'vot' magot d'Fils-du-Ciel ? — Cherche bien, caporal ! Son portrait est ici, tu peux t'offrir sa tête !

PELLERIN & C^{ie} imp.-édit. (Déposé)



NOUVELLE ÉDITION

de

« Carte de la situation politique »



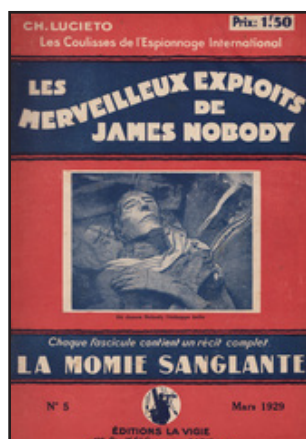
L'auteur (Tse Tsan-Tai, 1872-1939) l'utilise pour exprimer l'invasion des puissances occidentales à la fin du XIX^e siècle.

L'ours représente la Russie au Nord, Le lion britannique (*dessiné avec une queue entourant la Péninsule du Shandong, où se situait la colonie Britannique de Weihai*), le Royaume-Uni au Sud-Est, la grenouille (*vision britannique de la France*), au Sud, venant d'Indochine (*alors colonie française*), la Pygargue représente les États-Unis au dessus des Philippines qu'ils avaient à cette époque envahi. Le soleil du Japon caché sous derrière le pays envoie quelques rayons vers un fumeur d'opium chinois, allongé au milieu de la carte. Quelques autres pays font la queue pour envahir la Chine (*en dessous de la carte*) ; Prusse, suivie par d'autres pays européens, Empire austro-hongrois, Italie, Suisse...

Lire dans le Numéro de mars :

« LA MOMIE SANGLANTE »

UNE MISSION EN ÉGYPTÉ



CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

Déjà parus :

- N° 1. — Un Drame au War-Office.
- N° 2. — Le Courrier du Tzar.
- N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.

Pour paraître successivement :

- N° 5. — La Momie sanglante.
- N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.
- N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.
- N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.
- N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.
- N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.
- N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.
- N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions “*La Vigie*” 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://www.the-savoisien.com/](http://www.the-savoisien.com/)

CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES

140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

Vient de paraître

L'ESPION DU KAISER

*Chaque volume, broché **12** fr.*

On retrouvera toutes nos publications sur le site :
<http://www.the-savoisien.com/>

